





173

V.4

SMRS

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

**CLÉMENTINE**

**ET**

**FÉLISE.**

EN PRÉPARATION CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

---

NOUVELLES  
**CONFIDENCES**

PAR

**A. DE LAMARTINE.**

Un beau volume in-8°. — Prix : 5 francs.

---

LA

**RELIGIEUSE DE TOULOUSE**

PAR

**-JULES JANIN.**

3 beaux volumes in-8°. — Prix : 18 francs.

LES ANCIENS COUVENTS DE PARIS.

---

CLÉMENTINE

ET

FÉLISE

PAR

M<sup>ME</sup> CHARLES REYBAUD

(*H. Arnaud*).

4



PARIS.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUR VIVIENNE, 1.

—  
1850

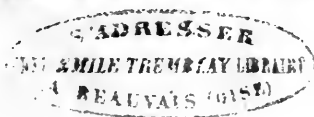




**I**

i

Un jour Cécile eut l'idée de rejoindre la sœur Geneviève pendant sa récréation solitaire. Elle la trouva assise à l'entrée de la galerie, le visage appuyé sur sa main, le regard perdu dans l'espace profond à demi éclairé par un rayon de soleil qui traversait les airs brisés d'une fenêtre, et frap-



pait obliquement la muraille tapissée de tableaux.

Eh ! ma chère sœur, s'écria la fillette en riant, que faites-vous ici, en compagnie de tous ces vieux portraits qui ont l'air de vous regarder tristement du haut de leur cadre ?

— Venez ça faire connaissance avec eux, follette, dit la religieuse en se rangeant pour faire place à Cécile sur le banc vermoulu où elle était assise ; puis, reprenant son attitude pensive, elle ajouta : — Je me figure le temps où l'on donnait ici le bal...

— Le bal ! répéta Cécile avec un profond étonnement ; vous vous figurez, ma

chère, sœur, ce que c'est qu'un bal!...

— Certainement, car j'y ai assisté, répondit la sœur Geneviève avec un soupir.

— Vous avez dansé ! fit Cécile à voix basse et en joignant les mains avec un geste de naïve stupeur ; — et, après un moment de réflexion , elle ajouta plus bas encore : — C'est bien divertissant, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui, répondit ingénument la jeune religieuse, et, comme Cécile l'interrogeait encore du regard, elle ajouta : — J'ai été au bal une seule fois, le beau jour où j'eus seize ans.

En achevant ces mots elle appuya son front sur sa main et parut revenir avec un

plaisir mélancolique sur ce frivole souvenir ; puis, se relevant tout-à-coup, elle prit le bras de Cécile, et l'emmena devant les tableaux.

— Je prends plaisir à voir tous ces personnages, lui dit-elle, car je les connais.

— Sainte Vierge où donc les avez-vous vus, ma chère sœur ? s'écria la jeune pensionnaire avec un étonnement où perçait quelque incrédulité.

— Dans les livres, répondit la religieuse en souriant. Nous sommes ici en illustre compagnie. Regardez les noms écrits au bas de ces toiles, et, à défaut du nom, ces écussons blasonnés.

— Vous connaissez les armoiries ?

— Comme toutes les filles nobles qui ont passé leur enfance dans de vieux châteaux. Cette maison, dont on a fait un monastère, dut appartenir jadis aux Montmorency, car on y retrouve partout leur écusson, et ces portraits représentent la famille du grand connétable.

Cécile parcourut du regard la série de figures alignées sur les panneaux, et tâcha de démêler leurs traits sous la poussière séculaire dont elles étaient voilées; puis, revenant à l'idée qui la frappait surtout, elle dit en désignant un portrait de femme dont les yeux noirs et les blanches mains ressortaient seuls sur la toile :

— Vous croyez donc, ma chère sœur,

que cette belle dame a donné ici le bal ?

— Certainement, répondit la sœur Geneviève, elle doit y avoir dansé le branle et la pavane comme c'était la mode il y a cent ans et plus.

— Ah ! s'écria Cécile en riant, si nos révérendes mères savaient cela, elles viendraient ici jeter de l'eau bénite.

La cloche annonça en ce moment la fin de la récréation.

— Jésus - Marie, déjà ! reprit Cécile ; la mère Perpétue a avancé l'horloge, j'en suis certaine. Allons ! il faut prendre congé de cette belle compagnie.



L'espiègle à ces mots fit une grande révérence aux tableaux et s'en alla en dansant suivie de la sœur Geneviève.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the world. It is divided into three parts: the first part deals with the prehistoric period, the second with the ancient world, and the third with the medieval period. The author's aim is to provide a comprehensive and accessible account of the world's history, from the earliest times to the present day. The book is written in a clear and concise style, and is suitable for both students and general readers. It is a valuable resource for anyone interested in the history of the world.

**II**



Le temps marchait cependant au milieu de ces devoirs et de ces récréations monotones ; quatre années s'écoulèrent pesantes, uniformes, sans intérêt, sans souvenirs. La sœur Geneviève en avait senti passer lentement toutes les heures, et il lui semblait

que cette période de son existence était comme un seul jour d'une longueur infinie.

Angèle et Félise étaient encore deux enfants ; mais Cécile allait avoir seize ans ; l'adolescente était devenue une belle jeune fille, fraîche et brillante comme un bouton de rose. Son teint pur et velouté avait un éclat incomparable, et ses cheveux d'un blond doré étaient les plus beaux du monde. A chaque mouvement de tête un peu trop vif, ces magnifiques tressés se dénouaient et retombaient jusqu'à ses talons. Alors la maîtresse des pensionnaires les relevait sous le béguin de gaze noire et grondait doucement l'étourdie, qui lui répondait en riant :

— Pardonnez-moi ma chère mère, bientôt je ne vous donnerai plus cette peine. Le jour où je prendrai le voile blanc, les grands ciseaux de la mère Perpétue abattront tout cela.

Le moment approchait en effet où la jeune pensionnaire devait prendre l'habit de novice, et elle semblait l'attendre sans effroi, sans inquiétude. Son humeur était toujours aussi enjouée; ses yeux vifs et rians n'accusaient ni larmes secrètes ni soucieuses insomnies; et son charmant visage conservait une inaltérable sérénité..

A la vérité, elle ne manifestait pas non plus l'impatiente ferveur d'une âme qui va au devant de ses nœuds mystiques. La

mère Madeleine affirmait qu'elle avait la vocation passive : dans l'opinion de la digne supérieure, c'était la meilleure. Elle jugea qu'il ne fallait pas différer de fermer à jamais sur cette blanche brebis les portes du bercail, et le jour fut fixé pour la cérémonie.

L'usage était qu'avant de prendre le voile, la postulante se préparât à cet acte solennel par quelques jours de solitude et de recueillement. Il y avait à cet effet, dans la maison, une chambre isolée dont l'aménagement était tout-à-fait conforme à la pauvreté monastique.

La couchette sans rideau était placée entre une chaise de paille et un prie-dieu ; l'étroite fenêtre qui s'ouvrait sur une cour



intérieure répandait une lumière triste sur les murs entièrement nus et blanchis à la chaux. On appelait ce mélancolique séjour *la solitude*, et les religieuses d'une piété fervente sollicitaient parfois la permission de s'y enfermer pour quelques jours par esprit de mortification et de pénitence.

Mademoiselle de Chameroiy paraissait toujours dans les mêmes dispositions ; elle semblait toujours gaie, tranquille, insouciant ; pourtant la veille du jour où elle devait entrer en retraite, comme elle se trouva seule un moment avec la sœur Geneviève après la prière du soir, elle lui dit précipitamment et d'une voix altérée :

— Ah ! ma chère sœur, je ne sais ce qui se passe en moi... mon âme est accablée de tristesse... j'ai des mouvements de désespoir, quand je songe que dans huit jours je prendrai le voile. Oh ! que je voudrais être un petit oiseau pour m'envoler par-delà ces murailles !

— Oh ! mon enfant, que dites-vous ! s'écria la sœur Geneviève consternée ; quoi, vous voudriez quitter le couvent !

— Pour vivre seulement quelques jours hors d'ici, je crois que je donnerais volontiers le reste de ma vie.

— Et que deviendriez-vous, grand Dieu ! dans ce monde dont vous n'avez

aucune idée, où vous ne connaissez personne ?

— Qu'importe ? répliqua impétueusement Cécile ; il me semble si beau d'ici !  
— Puis elle ajouta en pleurant : — Mais je ne sortirai pas du couvent, je ne passerai jamais la porté de clôture, jamais, ni vivante ni morte !...

En ce moment, les religieuses entrèrent au dortoir ; la sœur Geneviève n'eut que le temps de serrer la main de Cécile ; et de lui dire encore :

— Mon enfant, demain sans doute le père Boinet viendra vous faire commencer vos exercices spirituels ; il faut lui déclarer sincèrement la situation de votre

âme. Ne craignez rien, c'est un saint homme, plein de lumières et de miséricorde, il vous écoutera avec indulgence, il vous consolera!...

Le lendemain, mademoiselle de Chameroï entra en retraite, et la sœur Geneviève ne la vit plus que dans le chœur, entre la supérieure et la maîtresse des novices.

### III



### III

C'était un grand évènement dans les maisons religieuses qu'une prise d'habit. Cette cérémonie attirait beaucoup de monde, et les bonnes sœurs mettaient une pieuse vanité dans l'exhibition de leurs ornements d'église. A l'approche de ce jour, une agitation inaccoutumée régnait dans

le couvent Les révérendes mères ne quittaient plus la sacristie; elles tiraient des armoires de cyprès les chasubles de drap d'or, les surplis de dentelle, et recommençaient avec orgueil l'inventaire des reliques et des pièces d'orfèvrerie, tandis que les jeunes religieuses faisaient des bouquets artificiels, et que les petites pensionnaires découpaient des collerettes neuves pour les cierges. On veillait le soir, afin d'achever ces grands préparatifs, on faisait collation à l'ouvrage : c'était une activité, une jubilation universelle.

Au milieu de toute cette allégresse, la sœur Geneviève réfléchissait tristement aux dernières paroles de Cécile ; elle tremblait que les exhortations du père Boinet



eussent été sans effet sur cette âme révoltée, elle voyait arriver avec une inexprimable inquiétude le jour de la cérémonie.

L'avant-veille de ce jour, à la sortie du chœur, s'apercevant que mademoiselle de Chameroy regagnait seule sa cellule, elle demeura un moment en arrière, et lui dit précipitamment, tandis que les autres religieuses s'éloignaient :

— Eh bien ! mon enfant, votre âme est-elle délivrée des mouvements qui la troublaient ? les paroles du père Boinet ont-elle raffermi votre vocation ?

Mademoiselle de Chameroy tourna vers la religieuse son visage pâli par les tour-

ments intérieurs qu'elle avait soufferts, et répondit en versant des larmes :

— Oh ! ma chère sœur, il n'y a rien de changé en moi ; j'éprouve toujours les mêmes frayeurs, les mêmes angoisses... le Seigneur m'a retiré sa grâce...

— Vous vous êtes confessée au père Boinet ?

— Oui, ma sœur je lui ai avoué les répugnances, les désirs coupables que j'ai conçus malgré moi ; et il a vu sans indignation l'état de mon âme !... Il a traité mes appréhensions de scrupules sans fondement ; enfin il m'a répété que j'avais une vocation suffisante.

— Et il n'a pas jugé à propos de différer la prise d'habit?

— Non, ma sœur; il m'a recommandé seulement de me mettre entre les mains du Seigneur qui connaît mieux que nous-mêmes les voies par lesquelles nous devons aller à lui. Alors, pressée par une douleur mortelle, je me suis jetée aux genoux de notre révérende mère je lui ai déclaré que je ne me sentais pas appelée à la vie parfaite, et que je risquais mon salut éternel en prenant le voile. Elle m'a écoutée avec une bonté infinie, sans me blâmer, sans s'étonner en m'appelant toujours sa chère fille, sa chère brebis. Ensuite, elle m'a aidé à faire un nouvel examen de conscience, et, quoique je lui aie révélé sincè-

rement les pensées coupables qui s'élevaient dans mon esprit à mesure que j'approfondissais mes dispositions, elle a refusé de croire que le Seigneur m'eût ainsi abandonnée, elle a persisté à me rassurer sur ma vocation. Oh ! ma chère sœur, telle est mon ingratitude et mon iniquité, que tant de douceur, et de miséricorde ne m'ont pas touchée ; j'ai senti au contraire en moi des mouvements de révolte et de haine. Je prendrai le voile, mais je ne serai pas une bonne religieuse ; dans le fond mon cœur, je détesterai mes vœux...

— Oh ! mon enfant, ne proférez pas de telles paroles ! interrompit la sœur Geneviève avec effroi : vous êtes dans la maison du Seigneur, à quelques pas de son tabernacle...

— Il est vrai... ne me punissez pas, mon Dieu ! je me sou mets, que votre volonté soit faite ! murmura mademoiselle de Chameroy en baissant la tête avec un geste d'abattement plutôt que de résignation.

L'arrivée de la mère Madeleine rompit cet entretien ; à l'aspect de la sœur Geneviève, elle fronça légèrement le sourcil, et dit d'un air de sévérité indulgente :

— N'avez-vous pas entendu la cloche, ma chère fille ? la communauté est déjà à l'ouvrage. Allez, et, en faisant votre tâche, dites mentalement dix *Pater* et dix *Ave Maria*, pour avoir manqué à la sainte obéissance.

Puis, se tournant vers mademoiselle de Chameroy, elle ajouta : — Vous, ma chère enfant, préparez-vous à vous rendre au parloir. Vous avez à vous acquitter d'un dernier devoir envers le monde : il faut que vous demandiez à votre tuteur, M. le baron de Favras, son consentement pour prendre le voile, et que vous lui témoigniez votre désir qu'il assiste à la cérémonie. Je l'ai fait prier de venir aujourd'hui à cet effet, et tantôt vous le verrez à la grille.

— Oui, ma chère mère, répondit mademoiselle de Chameroy avec une passive soumission.

Il y avait des années qu'elle n'avait aperçu le visage de ce vieux tuteur, qui, après

avoir remis entre les mains de la supérieure la petite dot des deux sœurs, ne s'était plus occupé de leur avenir, et elle jugeait avec raison qu'il avait oublié à peu près leur existence.





# IV



#### IV

La mère Madeleine reconduisit mademoiselle de Chameroy jusqu'à la cellule solitaire où elle était en retraite, ensuite elle se rendit au petit parloir. Le père Boinet y entra en ce moment.

— Eh bien ! mon révérend père, s'écria

la mère Madeleine, quel est le résultat de la démarche que vous avez eu la charité de tenter ?

— Elle a eu un plein succès, grâce au ciel, répondit le père Boinet de l'air satisfait d'un homme qui vient de triompher dans une entreprise difficile. M. le baron de Favras viendra tantôt signifier à sa pupille qu'il s'oppose à sa prise d'habit.

— Il fera cela ! mon révérend père, s'écria la mère Madeleine avec joie ; vous êtes certain qu'il le fera ?

— Il y est très résolu.

— Et c'est votre révérence qui, par ce don de persuasion qui lui est particulier,

a tout-à-coup obtenu du baron de Favras qu'il se chargeât de ces orphelines ?

— A Dieu ne plaise que je me fasse honneur de sa résolution ! mon éloquence n'y est pour rien. M'étant enquis d'abord de ce qu'était le baron de Favras, j'abandonnai ma première idée, laquelle consistait à lui confier l'embarras où nous jetait l'éloignement subit de mademoiselle de Chameroy pour l'état religieux, le scandale qui pourrait s'ensuivre si l'on forçait sa vocation, et le danger d'un tel exemple pour la communauté. Le baron est un vieil officier des armées du roi, qui a toute la rudesse et l'esprit absolu des gens de guerre. Il est entiché de jansénisme et se pique d'austérité ; pourtant il ne va guère

à la messe que les jours où elle est d'obligation ; il a en abomination les gens de notre robe et ne va au sermon que lorsqu'un père de l'Oratoire monte en chaire. Vous concevez, ma révérende mère, que je ne pouvais agir directement auprès d'un tel personnage. Le ciel m'inspira alors de faire servir l'aversion même qu'il nous porte à l'accomplissement de notre dessein. Je lui dépêchai quelqu'un dont l'habileté, les bonnes intentions et la discrétion me sont connues. Cette personne lui toucha quelque chose de notre influence dans cette maison, et, satisfaisant ensuite à ses questions, elle acheva de lui faire connaître l'autorité spirituelle que nous y exerçons et l'affection particulière que nous portons à l'ordre des Annonciades. Le

bonhomme prit feu à ce discours. Il s'indigna de l'approbation qu'on nous donnait, il s'étonna de n'avoir pas appris plus tôt en quelles mains étaient tombées ses pupilles ; il dit enfin toutes les choses que la passion inspire à nos ennemis. C'est sur ces entrefaites que votre message est arrivé ; je ne doute pas qu'il n'accoure bientôt au parloir. Ce n'est pas le salut de ces âmes innocentes qui le préoccupe, c'est la haine qu'il nous porte ; mais, quel que soit le motif de cette action, elle atteint notre but. Aujourd'hui même il emmènera les deux sœurs, et le scandale de cette affaire retombera sur lui seul ; vos filles ne sauront jamais qu'il y avait parmi elles une révoltée ; nous aurons séparé à temps l'ivraie du bon grain.

— Oui, mon révérend père, je m'en réjouis avec vous, dit la mère Madeleine en soupirant; mais, je vous le confesse, ce n'est pas sans douleur que je verrai partir ces enfants. Il semblait que le Seigneur me les eût données pour toujours, et tout-à-coup je les perds. Si du moins j'étais assurée de leur bonheur en ce monde ! si je ne tremblais pas pour leur salut éternel !

— C'est un attachement qu'il faut sacrifier au salut de vos autres filles spirituelles, répondit le père Boinet avec autorité; considérez, ma révérende mère, le changement subit de mademoiselle de Chameroy et les suites que pouvait avoir un tel exemple. Vous avez vu mieux qu'elle-même au fond de son âme; elle



n'est pas atteinte d'un dégoût passager, d'une frayeur qu'on peut apaiser ; c'est la vocation qui manque et que nous ne pouvons lui donner. Qu'elle s'éloigne donc... nous ne pouvons plus rien que prier pour elle.

— Mais sa sœur, cette chère créature que nous avons reçue au berceau, l'on nous la prend aussi ! dit la bonne supérieure en essuyant une larme qui roulait malgré elle sous sa paupière.

— Le baron n'emmènera pas l'une sans l'autre, et, puisqu'il faut les perdre ou les garder toutes deux, l'alternative n'est pas douteuse.

— Je n'hésite pas, mon père, répondit

la mère Madeleine avec résignation ; notre vie ne doit-elle pas être toute d'abnégation et de sacrifices !

En ce moment, on sonna pour annoncer que quelqu'un se présentait au parloir ; aussitôt la mère Madeleine fit avertir Cécile, et, allant au-devant de la jeune fille, elle lui dit avec une émotion qu'elle ne put entièrement réprimer :

— Passez au parloir, ma chère enfant ; vous savez ce que vous avez à demander à Monsieur votre tuteur ; écoutez avec respect ce qu'il lui plaira de vous répondre, et venez me trouver ensuite.

Moins d'un quart d'heure après, Cécile rentra dans le petit parloir, pâle, défaite,

mais les mains levées au ciel et le front radieux.

— Ma chère mère, s'écria-t-elle, qui l'aurait pensé ! monsieur le baron me refuse son consentement ; il ne veut pas que je prenne l'habit.

— Il faut vous soumettre, ma chère fille, répondit la supérieure d'un ton calme ; adorez les volontés de Dieu, et préparez-vous à obéir aux ordres de Monsieur votre tuteur.

— Oh ! je suis prête ! s'écria mademoiselle de Chameroy avec transport ; puis elle ajouta avec une expression mêlée de tristesse et de joie : — Ma chère mère, ce n'est pas tout encore : monsieur le baron

veut aussi nous faire sortir du couvent.

— Je ne m'y opposerai pas, répondit la mère Madèleine, toujours maîtresse d'elle-même, quoique son cœur fût pénétré d'une sensible affliction; votre père en mourant a légué tous ses droits à M. le baron de Favras; il a sur vous toute autorité, et je suis prête à vous remettre entre ses mains.

— Je vais quitter le couvent! murmura Cécile en joignant les mains avec un geste d'étonnement, presque de doute. Est-ce possible, Seigneur, mon Dieu! je vais passer la porte de clôture?...

— Oui, ma fille, dit la supérieure en la considérant d'un œil triste et attendri,

vous allez nous quitter pour toujours...

A ce mot prononcé avec un accent qui ne renfermait cependant aucun reproche, mademoiselle de Chameroy sentit son ingratitude et les torts involontaires de son cœur. Elle se jeta à genoux devant la supérieure, et, baignant de pleurs ses mains vénérables, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Oh ! ma chère mère, pardonnez-moi... J'ai bien mal répondu aux bontés dont vous m'avez comblée... Je n'étais pas digne du nom de votre fille que vous m'avez donné si longtemps...

La bonne supérieure ne put retenir ses larmes ; elle serra dans ses bras l'enfant

qui était près de l'abandonner, et lui dit avec un accent plein de douleur, de tendresse et de pieuse fermeté :

— Ma fille, ma chère fille, dans la vie nouvelle où vous allez rentrer, souvenez-vous des exemples que vous avez eus ici. Vous n'étiez pas appelée à devenir une sainte ; renoncez à la vie religieuse, mais soyez toujours une fille chrétienne, une femme d'honneur.

**V**





## V

Le même jour, mademoiselle de Chameroy et sa jeune sœur franchirent, en effet, cette terrible porte de clôture qui se rouvrait si rarement pour rendre au monde les filles élevées à l'Annonciation ; mais ce grand évènement ne fut connu que le soir.

La supérieure l'annonça aux religieuses réunies dans l'ouvroir pour terminer les préparatifs de la cérémonie du surlendemain. Elle leur expliqua brièvement comment le baron de Favras avait interposé son autorité pour empêcher mademoiselle de Chameroy de prendre le voile, et recommanda les deux sœurs aux prières de la communauté.

Cette nouvelle inouïe jeta les bonnes religieuses dans un étonnement et une consternation inexprimables. On levait les mains au ciel, on parlait à haute voix dans l'ouvroir.

— Jésus, mon Sauveur ! s'écria la mère Perpétue, une telle violence presque au moment de la prise d'habit... Il faut que

cet homme soit un idolâtre, un athée, un huguenot...

— Il ne réussira pas dans ses damnables projets, dit une autre religieuse ; soyez assurées, mes très chères sœurs, que ces enfants résisteront à la persécution, et qu'après l'avoir confondu par leur constance, elles l'obligeront à les ramener parmi nous.

— Que le Seigneur leur fasse cette grâce ! ajouta une troisième ; comme on se hâtera de leur rouvrir la porte du bercail à ces chers agneaux !

Une des anciennes qui était sortie de l'ouvrage sur les pas de la supérieure revint en ce moment.

— Ah ! mes très chères sœurs, dit-elle, prions pour ces colombes ravies par un cruel vautour. Je viens de parler à la sœur Ursule ; c'est elle qui a ouvert la porte du parloir à ce méchant homme ; elle était présente lorsqu'il a emmené ses pupilles.

— Oh ! ma chère mère , dites-nous... Quel visage a-t-il ? comment s'est-il expliqué ? s'écrièrent les religieuses.

— C'est un vieux gentilhomme, tout perclus de goutte et de rhumatismes. Il a fallu que son valet lui donnât le bras jusqu'au parloir. Sœur Ursule n'a pas entendu ce qu'il a dit d'abord à mademoiselle de Chameroy, elle a seulement compris qu'il parlait d'un tøn courroucé ; apparemment il a fait de grandes menaces, et

il était décidé à pousser jusqu'au bout le scandale, car notre révérende mère a sur-le-champ cédé. On lui a amené les deux sœurs ; la porte de clôture s'est ouverte, et ces pauvres enfants sont sorties en versant des larmes. Angèle a eu peur quand elle a entendu le bruit de la rue ; elle est revenue sur ses pas tout éplorée ; il a fallu que sa sœur l'emportât dans ses bras.

— Pauvres enfants, que le Seigneur les délivre du joug de ce pervers ! s'écria la mère Perpétue ; mes chères sœurs, nous demanderons au révérend père Boinet de faire une neuvaine à cette intention.

Pendant ce colloque, la sœur Geneviève, assise à l'écart, pleurait silencieusement sous son voile et serrait dans ses mains la

petite main de Félice, qui lui disait à voix basse d'un air triste et surpris :

— Entendez-vous? les deux Chameroy sont sorties... elles sont parties sans vous le dire. Vous les aimiez bien pourtant !

La sœur Geneviève rendit grâce au ciel de cet évènement, qui changeait le sort de sa jeune amie; mais dès-lors une plus mortelle tristesse pesa sur son âme, un ennui plus profond la dévora secrètement. Cette séparation la privait d'une consolation puissante et continuelle. L'humeur enjouée de Cécile dissipait souvent sa tristesse; elle sentait en elle-même comme un reflet de cet esprit vif, de ce naturel charmant. Elle trouvait aussi de douces satisfactions dans les soins qu'elle prenait

de sa sœur; Angèle lui était devenue à son insu plus chère que Félise, et elle s'était accoutumée à la considérer comme une enfant que le ciel lui avait à jamais donnée.

D'abord elle espéra vaguement qu'elle lui serait rendue; mais le père Boinet, qui lui avait laissé dans le premier moment la consolation de cette vaine attente, l'en détourna graduellement et finit par lui faire comprendre qu'elle était pour toujours séparée des deux charmantes créatures qu'elle avait élevées avec tant d'amour.

Le monde était véritablement fermé pour les filles de l'Annonciation; aucun bruit ne pénétrait à travers les sourdes

murailles de la clôture, et quoique l'hôtel du baron de Favras fût situé dans le voisinage, quoique de la porte du couvent l'on pût presque apercevoir ce qui se passait chez lui, les religieuses n'entendirent plus jamais parler des demoiselles de Chameroy.



**VI**

IV

## VI

La sœur Geneviève tomba par degrés dans une sorte de langueur morale et de dépérissement physique dont elle ne paraissait pas souffrir. C'était comme une plante jeune et vivace qui, violemment transplantée dans un lieu sans air et sans soleil, s'étiolo et périt lentement.

Elle végéta ainsi quelques années sans se plaindre, sans s'effrayer, sans connaître même que sa vie consumée était près de s'éteindre. Presque jusqu'au dernier jour elle descendit au chœur et remplit sa tâche à l'ouvroir.

Elle ne se dispensait pas non plus des devoirs que lui imposait sa charge de sous-maitresse des pensionnaires ; aux heures du travail, elle surveillait encore les petites mains paresseuses et distraites de ces enfants réunis en cercle autour d'elle, mais pendant la récréation, au lieu de les suivre, elle restait assise à l'entrée du jardin, la tête inclinée, le regard errant tantôt sur le ciel, tantôt sur les arbres dont les feuilles commençaient à tomber.

Un soir, elle se trouva si faible, qu'elle ne put remonter seule jusqu'à sa cellule, et qu'elle tomba en défaillance entre les bras des religieuses qui l'accompagnaient. La mère Madeleine accourut aussitôt, et, jugeant que cette maladie de langueur était tout-à-coup arrivée à sa période extrême, elle fit appeler le père Boinet.

La sœur Geneviève ne parlait plus ; sa respiration était haletante, inégale, et ses paupières entr'ouvertes ne laissaient apercevoir que la moitié de ses prunelles bleu pâle, dont le doux rayonnement était déjà éteint. La vie abandonnait rapidement ce corps débile, et l'âme errait sur les limites indécises qui séparent nos jours de l'éternité.

Le père Boinet essaya de lui parler ; mais elle ne pouvait plus l'entendre , et, avant qu'on eût entièrement achevé les cérémonies dont l'Eglise environne les mourants , elle expira. Elle expira sans souffrance, en balbutiant quelques paroles inintelligibles et en soupirant faiblement comme un enfant qui s'endort.

On avait éloigné Félice dès les premiers moments, et elle avait passé la nuit dans une cellule éloignée. Elle avait dormi sans inquiétude, car, dans l'inexpérience et l'insouciante légèreté de son âge, elle ne songeait pas à la mort : comme la sœur Geneviève était jeune encore, l'idée qu'elle pouvait mourir bientôt ne s'était jamais présentée à son esprit, et la veille elle n'a-

vait pas été effrayée en la voyant si faible et si malade.

Le matin, lorsque la cloche sonna le premier *Angelus*, elle se leva, s'étonnant du silence qui régnait dans le dortoir, et, sans concevoir encore aucune inquiétude, elle sortit doucement pour aller trouver les autres pensionnaires. En ce moment, la supérieure venait elle-même lui annoncer le funeste événement.

— Ma chère fille, lui dit-elle en la ramenant dans sa cellule, mettez-vous à genoux et offrez au Seigneur votre cœur et votre âme afin qu'ils les console : vous êtes éprouvée bien jeune par une grande affliction.

Félice obéit en arrêtant sur la mère Madeleine ses grands yeux clairs, où se peignait l'étonnement plutôt que l'inquiétude. Tandis quelle interrogeait ainsi la supérieure du regard, n'osant lui adresser une question directe, les sons de la cloche qui commençait à sonner le glas funèbre retentirent jusqu'au fond du dortoir.

Félice jeta un grand cri et devint tremblante : elle avait tout-à-coup pressenti le fatal évènement, et son visage exprimait tout à la fois l'anxiété, le doute et un affreux désespoir.

— Priez ; mon enfant, reprit la supérieure navrée de douleur, priez et soumettez-vous ; Dieu nous a ôté la sœur



Geneviève. Elle est allée au ciel avec les anges...

— Elle est morte ! non, non... je ne le crois pas !... s'écria Félice en se précipitant vers la porte.

La mère Madeleine ne put la retenir, et les religieuses qui se trouvèrent sur son passage essayèrent inutilement de l'arrêter ; elle courut éperdue à la cellule de la sœur Geneviève, et demeura comme foudroyée sur le seuil.

La pauvre trépassée était sur son lit, vêtue de ses habits religieux et le crucifix entre les mains. Sa figure était si blanche et si calme, qu'on eût dit la statue d'albâtre d'une des saintes de l'ordre,

habillée de la tunique de laine blanche, du long scapulaire et du manteau bleu céleste.

Félice considéra d'un œil fixe et presque stupide ce triste tableau, ensuite elle alla se mettre à genoux dans un coin de la cellule, et y resta immobile, le corps ployé, le visage caché contre le mur. Les exhortations du père Boinet, les consolations qu'essayait de lui donner la supérieure, furent sans effet; on ne put ni la faire changer de place, ni lui arracher une parole. Sa douleur ne se manifestait que par de rares sanglots et d'involontaires tressaillements. Elle ne pleurait pas, et ses yeux, fermés à demi, étaient entourés d'un cercle livide

comme si les larmes qui ne pouvaient jaillir eussent meurtri ses blanches paupières.

Quelques heures plus tard, toute la communauté vint processionnellement, chercher le corps de la sœur Geneviève pour le descendre, selon l'usage, au milieu du chœur, où il devait rester exposé jusqu'au lendemain.

Lorsqu'on eut emporté le cercueil Félice se releva d'elle-même et suivit le triste cortège.

Pendant le reste de la journée et la nuit suivante, tandis que les religieuses priaient, elle demeura à l'écart, le corps affaissé sur ses genoux, la tête baissée sur sa poitrine. Ni les exhorta-

tions, ni les ordres de la supérieure, ne purent la tirer de cette immobilité : elle assista ainsi à la cérémonie des funérailles ; mais lorsque tout fut fini, lorsqu'on eut descendu le corps dans les caveaux de l'église, cette douleur passive se changea en un désespoir effrayant. La malheureuse enfant repoussa les religieuses qui s'empressaient autour d'elle, et sortit du chœur d'un pas rapide ; mais les forces lui manquèrent aussitôt, et elle s'arrêta au pied du grand escalier.

— Revenez à vous, ma chère fille, lui dit la supérieure, avec une douceur mêlée d'autorité, vous péchez grièvement contre Dieu et contre vous-même en vous abandonnant à ces transports. Ce n'est pas

ainsi que doit se manifester la douleur d'une âme chrétienne...

— Ma chère mère, interrompit Félise d'une voix brève, j'ai une grâce à vous demander. Vous ne me la refuserez pas... vous ne pouvez rien me refuser après un si grand malheur.

— Parlez, ma chère fille, je suis disposée à vous accorder tout ce qui pourra contribuer à votre consolation. Que demandez-vous? que voulez-vous?

— Je veux sortir sur l'heure de cette maison, répondit Félise en jetant autour d'elle des regards égarés, je veux m'en aller loin d'ici...

A cette déclaration inattendue, un

murmure d'étonnement et d'indignation s'éleva de tout côtés. Jamais aucune fille élevée à l'Annonciation n'avait proféré de semblables paroles : c'était comme un blasphème, un arrêt de réprobation prononcé par la bouche même de celle qui voulait abandonner l'asile saint où sa jeunesse avait trouvé les secours temporels et la nourriture spirituelle. La supérieure, un peu émue de cette espèce de scandale, s'écria en levant les mains au ciel :

— Le malin esprit veut la perte de cette faible créature ! priez pour elle, mes chères sœurs... C'est une âme qu'il faut regagner à Dieu.

A ces mots, elle ordonna du geste aux

religieuses de se retirer, et, s'approchant de Félice, elle lui dit avec son air habituel de patience et de mansuétude :

— Venez, ma chère fille, votre corps est aussi malade que votre âme ; vous avez peine à vous soutenir. Appuyez-vous sur mon bras.

— Où voulez-vous m'emmener ? s'écria Félice avec une expression de désespoir farouche ; vous voulez que je retourne dans la cellule de ma tante Geneviève ! que j'aie encore au chœur, à l'ouvroir, au jardin, partout où j'avais coutume de la rencontrer ! Non, non... puisqu'elle n'y est plus, je n'y rentrerai jamais !

— Je veux vous emmener dans ma propre cellule, mon enfant, répondit la mère

Madeleine, pénétrée de commisération ; je veux moi-même vous soigner, vous consoler... Vous vous consolerez, ma chère Félice : Dieu éprouve parfois ses créatures ; il leur envoie de grandes afflictions ; mais sa miséricorde soulage bientôt les cœurs désolés. La douleur où vous êtes plongée est un état passager ; il n'y a que les damnés qui souffrent éternellement. Bientôt vous vous apercevrez que le Seigneur ne vous a pas tout ôté. Vous avez, il est vrai, perdu une personne bien chère, mais il vous reste une nombreuse famille à laquelle vous êtes unie par les liens de l'amour et de la charité chrétienne : je suis votre mère, ma chère Félice, et toutes les annonciades sont vos sœurs.



Après avoir attendu un moment l'effet de ces paroles, elle ajouta d'un air de décision affectueuse : — Allons, mon enfant, suivez-moi.

La pauvre désolée fit un pas en arrière en détournant la tête.

— Obéissez, ma fille, reprit la mère Madeleine avec un accent sévère et triste ; si je ne pouvais vous persuader, il faudrait me résoudre à vous contraindre.

Félice demeura immobile et ne répondit pas. Alors la supérieure ayant appelé deux sœurs converses, leur ordonna de la conduire dans une cellule voisine de

la sienne, et de ne pas la perdre de vue un seul moment.

Lorsque le père Boinet apprit ce qui s'était passé, il dit après réflexion à la mère Madeleine :

— Ceci est grave ma révérende mère ; cette enfant ne peut pas sortir d'ici comme mademoiselle de Chameroy ; quelle que soit sa vocation, il faut qu'elle soit religieuse.

— Oh ! mon père, que dites-vous ? interrompit la supérieure. Je vous ai entendu souvent détester les vocations forcées et déplorer l'opiniâtreté des parents qui obligent leurs filles à entrer en religion.

— Il est vrai, répondit-il vivement; mais, croyez-moi sans que je m'explique davantage, la place de cette enfant n'est pas dans le monde, et la charité vous commande d'user de tous les moyens pour la garder ici et pour la décider à prendre le voile.

The first of these is the fact that the  
 government has been unable to secure  
 the necessary funds to carry out its  
 policy of expansion. This is due to  
 the fact that the government has  
 been unable to raise the necessary  
 funds through the sale of bonds.  
 The second of these is the fact that  
 the government has been unable to  
 secure the necessary funds to carry  
 out its policy of expansion. This is  
 due to the fact that the government  
 has been unable to raise the necessary  
 funds through the sale of bonds.

**VII**

IV

## VII

La cellule où l'on avait conduit Félise était séparée du grand dortoir par les deux pièces qu'on appelait l'appartement de la supérieure. Cette chambrette, propre et bien éclairée, avait vue sur le jardin, et le soleil d'automne l'égayait tout

le jour de ses tièdes rayons. Une sœur converse prenait soin de la jeune pensionnaire et lui tenait silencieusement compagnie. Chaque matin la mère Madeleine passait une heure auprès d'elle, chaque soir elle revenait encore ; mais sa patience, son inépuisable charité son habileté à gagner les âmes échouaient contre cette douleur emportée et mêlée de résolutions extrêmes.

Félice était inaccessible à toutes les consolations. Parfois morne, abattue silencieuse, elle passait plusieurs heures assise dans le coin le plus obscur de la cellule, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude d'une sombre rêverie. D'autres fois elle avait des paroxismes de dé-



sespoir dont la violence épuisait ses forces morales, et auxquels succédait une sorte d'anéantissement.

Un jour, la supérieure lui amena une de ses compagnes, et, se retirant presque aussitôt, elle les laissa ensemble.

Alors la jeune pensionnaire s'assit à côté de Félice, qui ne lui avait rien dit encore, et l'embrassant les larmes aux yeux, elle s'écria :

— Oh ! ma bonne amie, dans quelle affliction nous sommes toutes ! Notre révérende mère a demandé que l'on fît des prières pour toi, et tous les jours, après la messe, la communauté fait une neuvaine à ton intention. Il est certain que

tu en éprouveras de grandes consolations, et que, dès qu'elle sera finie, tu reviendras parmi nous...

Félice garda le silence, et fit seulement avec la tête un geste négatif.

— Nous nous jetterons aux pieds de notre mère, reprit la jeune pensionnaire, nous intercèderons pour toi. Quand tu seras pardonnée, nous viendrons te chercher, et, comme dit la mère Perpétue, nous te ramènerons en triomphe au bercail.

Ces marques naïves d'intérêt et d'amitié ne produisirent pas plus d'effet sur Félice que les admonestations de la mère Madeleine ; elle retira sa main des mains de sa jeune amie, et lui répondit d'un ton

bref : — Non, il faut me laisser seule ici je m'y trouve mieux que parmi vous.

— Seigneur ! mon Dieu ! tu ne nous aimes donc plus ?

— Je ne sais pas... Je n'ai plus qu'une pensée, à présent, je ne sens plus qu'une seule chose : c'est que ma tante Geneviève est morte, ... que je ne la reverrai jamais, jamais... Je voudrais mourir aussi... Je l'aimais tant!...

Elle fondit en larmes à ces mots, et, se couvrant le visage avec le pan de son tablier, comme pour ne plus apercevoir la clarté du jour, elle fit signe à la jeune pensionnaire de s'éloigner. Celle-ci s'en allait toute contristée faire part à ses

compagnes des sentiments où elle avait trouvé Félice; mais la supérieure qu'elle rencontra sur son chemin, ayant écouté le récit de ce qui venait de se passer, lui dit gravement :

— C'est bien ma chère fille : vous avez parlé comme vous le deviez à cette pauvre enfant. A présent, la charité vous ordonne de taire les réponses que le malin esprit lui a inspirées. Lorsqu'on vous interrogera à ce sujet, vous répondrez simplement qu'elle a écouté vos discours sans rompre le silence : ceci n'est pas un mensonge, c'est une restriction permise, et que vous pouvez faire en conscience

Le lendemain, la mère Madeleine dit à son directeur :

— J'ai fidèlement suivi vos instructions, mon révérend père, mais jusqu'ici j'ai agi sans succès. Malgré votre pénétration et vos lumières, vous n'avez pas tout-à-fait apprécié peut-être le caractère de cette enfant; avec son étourderie, son insouciance habituelle, il y a en elle un fonds d'opiniâtreté bien rare à son âge. Quoiqu'elle eût pour la pauvre sœur Geneviève une affection singulière, son cœur n'est guère capable d'attachement; elle n'aime plus personne ici maintenant, et n'obéit qu'à l'autorité, à la force. C'est une sensible affliction pour moi de ne pouvoir remédier à ses dispositions, et je la quitte toujours pénétrée de douleur.

— Ainsi, ma révérende mère, dit le père

Boinet, vous n'avez pas remarqué le moindre changement, le moindre progrès ?

— Pas le moindre ; sa situation est toujours la même ; mes exhortations l'importunent, les soins que lui donne la sœur Ursule l'aigrissent, elle se consume dans un mortel abattement ; si nous la gardons encore quelque temps ainsi, elle succombera.

— Vous désespérez de cette âme, ma révérende mère, dit le directeur avec l'accent d'un léger reproche ; vous êtes près d'abandonner votre tâche... Le bon pasteur ne laissait pas ainsi sa brebis égarée à moitié chemin. Il y a plus d'un moyen de la ramener, et nous allons aviser à prendre le meilleur.

Il réfléchit un moment et reprit : — Il faut que cette enfant quitte pour un temps le couvent.

— Elle est orpheline ; en quelles mains la remettre avec sécurité, Seigneur Dieu !

— Vous rappelez-vous , ma révérende mère, qu'elle fut amenée ici par une dame il y aura neuf ans le dernier jour de cette année. C'était sa proche parente, la propre sœur de sa mère, qui venait de bien loin pour la donner aux Annonciades. Depuis lors, cette personne a envoyé de temps en temps quelqu'un à la grille pour s'informer de la sœur Geneviève et se recommander à ses prières. Elle demeure près d'ici, et elle ne refusera pas de recevoir sa nièce dans sa maison.

— Mais, mon révérend père, observa la supérieure, c'est, contre votre première décision, rendre Félice au monde...

— Si ce que l'on m'a rapporté est vrai, c'est l'envoyer au contraire dans un si triste séjour que bientôt elle demandera d'elle-même à revenir ici. Qu'elle ignore jusqu'au dernier moment notre dessein : je vais m'en occuper sur l'heure, et tâcher de mener la chose promptement.

— Que le ciel bénisse vos efforts et vos intentions, s'écria la digne supérieure avec reconnaissance ; il est certain, mon révérend père, que Dieu vous inspire toujours ce qui doit tourner à sa gloire, ainsi qu'au repos et à la prospérité de cette maison.



Le surlendemain, après vêpres, le père Boinet fit demander la supérieure au petit parloir.

— Le ciel aidant, j'ai conduit à bien cette affaire, lui dit-il : la personne chez laquelle je me suis présenté a été sensiblement touchée en apprenant la mort de notre pauvre sœur Geneviève ; mais elle se refusait à recevoir sa nièce. Il a fallu long-temps pour vaincre sa résolution. Maintenant, ma révérende mère, faites appeler ici votre enfant rebelle.

Félice entra dans le parloir avec un visage indifférent et morne ; elle s'attendait peut-être à une rigoureuse admonestation, et il était évident qu'elle était prête à la recevoir dans un silence passif ; mais, au

lieu de la regarder d'un œil sévère, le père Boinet lui dit avec bénignité :

— Vous avez manifesté, mademoiselle, le désir de quitter cette maison ; persistez-vous dans cette résolution ?

— Oui, mon révérend père, balbutia Félice, troublée par cette question inattendue.

— En ce cas, reprit le père Boinet du même ton, vous allez en sortir dès aujourd'hui : votre tante, mademoiselle Philippine de Saulieu vous recevra chez elle.

— Ma tante Philippine ! répéta Félice avec une vague frayeur, car ce nom lui avait rappelé tout à coup les tristes impressions de son enfance.

— On va vous conduire dans sa maison, ma chère fille, dit alors la mère Madeleine; fasse le ciel que vous trouviez auprès d'elle les consolations qui vous manquent ici !... Aimez-la, honorez-la, vivez dans la crainte de Dieu, et souvenez-vous que le couvent des Annonciades est toujours ouvert à celles qui, désabusées du monde, veulent y revenir pour le reste de leur vie.

Félice hésita un moment ; d'un côté elle voyait la sombre et imposante figure de sa tante accompagnée de sa vieille Suzanne, de l'autre ces lieux vides et désolés où avait vécu la sœur Geneviève, et d'où elle était sortie pour toujours. Le sentiment de cette perte cruelle l'emporta ;

elle fit instinctivement un pas vers la porte, et dit d'une voix étouffée, en se couvrant la figure de son mouchoir :

— Je suis prête !...

**VIII**

III

## VIII

Il y avait, à cinquante pas du couvent des Annonciades, une assez grande maison dont la façade était masquée par un mur sans fenêtres, et percé seulement d'une porte cochère. La cour qui séparait cet édifice de la rue était plantée de tilleuls que la serpe de l'émondeur n'avait pas

touchés depuis plusieurs années, et dont les branches touffues formaient un sombre couvert. Au-delà s'ouvrait un vestibule auquel le voisinage des arbres ôtait le peu de clarté qu'aurait pu y jeter une fenêtre grillée avec des barreaux de fer.

Un large escalier à rampe de pierre occupait l'un des côtés ; mais, au seul aspect des marches, couvertes d'une couche de poussière que le balai n'avait jamais soulevée, on comprenait que les étages supérieurs n'étaient pas habités. Après le vestibule, il y avait une antichambre si vaste que toute la domesticité d'un grand d'Espagne y aurait tenu à l'aise, et où l'on ne voyait pas clair même en plein midi.



Félice arriva dans cette maison silencieuse et sombre, conduite par Suzanne, qui était allée la recevoir à la porte de clôture. La chagrine suivante avait toujours le même air rogue, les mêmes inflexions de voix cassantes, la même tournure de vieille fille soucieuse et desséchée. En ce moment elle semblait sourdement irritée et marmottait des exclamations sans suite entremêlées de soupirs et de gestes saccadés. Félice marchait sur ses pas, presque tremblante et n'osant lui adresser la parole.

Elle trouva dans l'antichambre le vieux Balin, lequel était vêtu de noir comme autrefois, muet, raide, et tout d'une pièce dans sa jaquette. Après avoir reconnu Fé-

lise d'un regard oblique, il lui ouvrit la porte d'une seconde pièce qui faisait suite à l'antichambre et se rangea pour la laisser passer.

Quoiqu'elle ne fût naturellement ni timide ni craintive, elle entra le cœur palpitant dans cette vaste pièce à peine éclairée par les derniers rayons du jour, et au fond de laquelle elle distinguait vaguement une personne debout et immobile. Au lieu d'avancer, elle s'arrêta, interdite et sans lever les yeux ; puis, faisant un effort, elle balbutia :

— Ma tante, vous ne me reconnaissez plus, peut-être...

— Si fait ! je vous reconnais, Félice, ré-

pondit mademoiselle Philippine de Saulieu, après avoir jeté sur elle un seul regard, et en se détournant avec un tressaillement qui trahissait le sentiment involontaire de répulsion et de douleur dont son âme était saisie ; mais, dominant presque aussitôt cette impression, elle ajouta :

— Vous étiez donc bien mal au couvent, que vous avez voulu en sortir ?

— Oui, depuis que j'ai perdu ma bonne tante Geneviève, répondit-elle en pleurant. Tant qu'elle a vécu, je n'ai jamais songé à m'en aller du couvent. Est-ce que j'aurais pu la quitter ! Je l'aimais tant ! J'étais venue auprès d'elle toute petite, et je ne connaissais pas d'autre famille, car

je ne vous voyais jamais, ma tante, et je vous avais presque oubliée.

A ces mots, elle leva les yeux pour reconnaître la noble et belle figure qui était vaguement restée dans son souvenir ; mais il lui sembla qu'elle ne revoyait pas la même personne : ces beaux cheveux blonds qui s'allongeaient jadis en spirales dorées avaient entièrement blanchi, et leurs mèches argentées encadraient un front sillonné de rides ; ces traits délicats étaient hâves et flétris ; une vieillesse prématurée avait courbé cette taille de reine. Mademoiselle de Saulieu gardait encore le deuil rigoureux qu'elle portait en arrivant à Paris ; sa robe de raz de Saint-Maur traînait par derrière comme un manteau de

veuve, et sa coiffe de crêpe noir était attachée avec des épingles d'acier bronzé.

Félice la considéra un moment avec un étonnement plein de tristesse, et, frappée de son lugubre costume autant que de sa figure, elle lui dit avec un soupir : — Vous avez pris le grand deuil pour la mort de ma tante Geneviève ?

— Je porte le deuil depuis dix ans, et je le garderai toute ma vie, répondit mademoiselle de Saulieu.

Suzanne était entrée dans le salon en même temps que Félice, et elle paraissait observer avec inquiétude l'effet que produirait sur sa maîtresse cette première entrevue. Apparemment elle comprit que

mademoiselle de Saulieu était déjà remise de la pénible impression que lui avait causée l'aspect de sa nièce, car elle se rapprocha de Félice et lui dit d'un ton rassuré :

— Avec la permission de mademoiselle, ne voulez-vous point passer dans votre chambre ?

— Comme il vous plaira, Suzanne, répondit-elle, intérieurement satisfaite d'échapper à l'embarras de ce premier entretien, que sa tante soutenait d'une façon silencieuse.

Quand elle eut fait la révérence et tourné le dos, mademoiselle de Saulieu la suivit du regard, et murmura avec un soupir

qui semblait sortir du fond de son cœur saignant et déchiré : — Mon Dieu ! quel sacrifice !...

Ensuite elle s'assit à sa place accoutumée, et, reprenant sa tapisserie, elle se mit à travailler machinalement.

L'appartement de mademoiselle de Saulieu, situé au rez-de-chaussée, se composait de trois grandes pièces qui occupaient toute la façade intérieure, laquelle formait ensuite deux ailes en retour sur le jardin. Chacune de ces constructions, peu profondes, ne contenait qu'une chambre à chaque étage.

La chambre qui faisait suite à l'appartement de mademoiselle de Saulieu avait

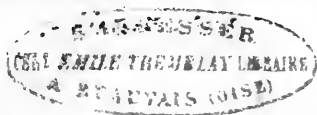
été arrangée à la hâte pour recevoir Félice. Ce séjour était loin d'offrir l'aspect riant et propre des cellules du couvent : les murs, revêtus de boiseries peintes en camaïeu, n'avaient point d'autre tapisserie. Chaque panneau formait un tableau représentant des personnages allégoriques, les Saisons, les Eléments, etc., lesquels faisaient une procession de figures blanches, sur un fond grisâtre, de l'effet le plus mélancolique. La cheminée, sous le chambranle de laquelle on pouvait se tenir debout, était décorée de pentes à double feston, et le lit à colonnes, placé sur une estrade, était d'une dimension capable d'étonner une petite personne accoutumée à l'étroite couchette garnie d'un tendelet blanc où dormaient d'un sommeil si tran-



quille les pensionnaires de l'Annonciation.

Le jour baissait, et les hautes croisées qui donnaient sur le jardin ne jetaient plus qu'un faible crépuscule qui s'épaississait de moment en moment. Le vent d'automne sifflait à travers les portes et faisait frôler les rideaux contre la boiserie.

Félice s'assit toute transie sur un tabouret, et parcourut la chambre d'un regard attristé. Suzanne alluma deux bougies, ouvrit un de ces beaux meubles incrustés de nacre et d'écaille qu'on appelait autrefois des cabinets et qui servaient à la fois de secrétaire et de commode ; puis elle se mit à ranger le modeste trousseau de la jeune pensionnaire. Parmi les robes et le linge soigneusement pliés se trouvait le



coffret que mademoiselle de Saulieu avait remis à la sœur Geneviève le jour même où Félice était entrée à l'Annonciation. Comme il avait été immédiatement déposé entre les mains de la supérieure et qu'il était resté depuis cette époque au fond d'une armoire de la sacristie, Félice n'en avait aucun souvenir. En ce moment même, elle ne s'aperçut pas du mouvement qu'avait fait Suzanne en le trouvant sous sa main.

La vieille suivante ne jeta qu'un regard sur ce riche écrin, et se hâta de le placer dans un tiroir à secret qu'elle referma sur-le-champ. Après tous ces arrangements, elle ouvrit les rideaux du lit, fit la couverture, et dit à Félice qui, les mains

croisées sous son tablier et la tête penchée, la suivait du regard, sans proférer une parole :

— Maintenant, mademoiselle, je vais vous faire souper ; ensuite vous vous coucherez...

— Déjà ! observa l'élise ; au couvent l'on ne se couchait qu'à neuf heures. Je n'ai pas encore sommeil, et je vais faire compagnie à ma tante pendant la soirée, si elle le permet.

— Elle ne fait jamais la veillée, répondit Suzanne ; dès que la nuit est venue, mademoiselle se met au lit, et personne ne bouge plus dans la maison.

— Jésus ! que me dites-vous là ! Notre

révérende mère supérieure disait toujours que, pour ne pas avoir de mauvais rêves, il fallait avant de s'endormir, égayer son esprit par la récréation et sanctifier son âme par l'oraison. Est-ce que ma tante ne se récréé pas un moment après souper ?

— Elle ne soupe pas : tantôt je lui servirai dans son lit un biscuit et un verre d'eau ; ce sera là tout son repas.

— Et elle fait ainsi collation toute l'année ?

— Toute l'année ; mais vous n'êtes pas obligée d'en faire autant. On va vous servir à souper.

— Je n'ai pas faim, répondit tristement Félice.

Pourtant, lorsqu'elle vit que Suzanne prenait un flambeau et se disposait à sortir, elle aima mieux la suivre que de rester seule jusqu'au lendemain dans cette chambre, dont l'aspect lui semblait si triste.

La salle à manger où Suzanne la conduisit était vaste et sombre, comme toutes les autres pièces de l'appartement, et le soir la lueur des bougies ne rayonnait pas jusqu'au plafond, arrondi en coupole et peint à la fresque dans le goût italien. Au milieu de la salle, il y avait une grande table servie en vaisselle plate, et où l'on avait mis un seul couvert; la crédence placée en face était garnie de plats d'argent d'une dimension colossale, et qui reluisaient dans la pénombre comme des boucliers.

Félice s'assit en considérant d'un œil étonné ce somptueux couvert et cette salle dont les lambris étaient éclairés pour ainsi dire par la profusion des pièces d'argenterie rangées sur des dressoirs. La pauvre enfant essaya de goûter à l'ambigu froid qu'on venait de lui servir, mais elle ne put prendre d'autre nourriture qu'un peu de fruit et une goutte de vin.

Pendant qu'elle faisait ce léger repas, Balin, la serviette au bras, se tenait derrière sa chaise pour changer son assiette et lui verser à boire. La figure de ce vieux serviteur se mêlait dans son esprit aux vagues souvenirs de sa première enfance, et elle se prit à penser au temps déjà éloigné où, après un long voyage, elle était

arrivée à la porte du couvent de l'Annonciation ; elle se rappela le moment où Balin l'avait prise dans le carrosse et portée sur le seuil, tandis que le lourd battant s'ouvrait sans bruit devant elle.

— Il y a bien des années que je ne vous avais vu, dit-elle en se retournant tout-à-coup, pourtant j'ai remis tout de suite votre figure ; mais vous, j'en suis certaine, vous ne m'auriez pas reconnue, si Suzanne ne m'eût annoncée ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit laconiquement Balin.

— Oh ! fit-elle d'un ton incrédule et en étendant la main à la hauteur de la table, je n'étais pas plus grande que cela quand

vous m'avez laissée à la porte de l'Annonciation, et mon visage n'est plus le même que celui d'un enfant de cinq ans.

— Ce n'est pas sur le souvenir que j'avais gardé des traits de mademoiselle que je l'aurais reconnue, répondit Balin, c'est sur une ressemblance de famille.

— Est-ce que je ressemble à ma pauvre mère ? demanda vivement Félice.

Balin soupira et fit un geste négatif.

— Alors ma figure vous rappelle celle de mon père, reprit Félice ; mon père, hélas ! je le vois comme dans un songe, je me rappelle confusément ses traits.



— Vous vous trompez, ce n'est pas possible, murmura Balin.

Félicé s'accouda sur la table, le regard fixe, une main appuyée sur son front, et reprit lentement en s'interrompant par intervalles, comme quelqu'un qui cherche à ressaisir des choses confuses dans sa mémoire :

— Nous demeurions dans un château. Il y avait une chambre tapissée de bleu et beaucoup de rosiers devant les fenêtres. C'était la chambre de ma mère, je crois... mais je ne me la rappelle point, ma pauvre mère... Le visage de mon père est au contraire tout présent à mes yeux. Il avait une belle figure, le front haut, le teint un peu pâle. Un jour, ce doit être la dernière

fois que je l'ai vu, il était tout habillé de noir, et apparemment ce costume lugubre me fit peur, car, lorsqu'il vint à moi pour m'embrasser, je me détournai en jetant des cris. Il n'était plus au château, alors ; il était dans un endroit que je ne me rappelle plus... Pourtant je vois, je vois encore...

Elle s'interrompit comme pour démêler des scènes, des tableaux dont les traits étaient épars dans sa mémoire ; puis elle reprit tout-à-coup en se retournant vers Balin :

— Mais vous étiez là alors ; je m'en souviens, c'est vous qui m'avez portée dans vos bras jusqu'à la chambre où était mon père... Ensuite vous m'avez ramenée à ma

tante Philippine, et je n'ai fait que pleurer tout le long du chemin, je ne sais pas pourquoi. Vous voyez bien que je m'en souviens.

— Il est vrai ! répondit Balin, qui l'avait écoutée en pâlisant, et dont les lèvres tremblantes ne purent articuler que ce seul mot.

Mais Félise, préoccupée de ses propres pensées, ne s'aperçut point de son trouble. Après un long silence, il reprit :

— Souffrez que je vous donne un conseil. Ne répétez jamais à Suzanne ce que vous venez de me dire ; gardez-vous surtout d'en parler devant mademoiselle, et

ne lui adressez jamais aucune question sur votre famille.

A ces mots, il prit un flambeau et marcha devant Félice, qui rentra tristement dans sa chambre. Suzanne se hâta de la mettre au lit, ensuite elle fit le tour de la chambre, regarda si tout était clos, et se retira en emportant les lumières.

Lorsque Félice se trouva seule sous ses rideaux, au milieu du silence et des ténèbres, elle se prit à penser et à se recueillir. Depuis qu'elle avait franchi la porte du couvent, un triste étonnement l'avait distraite de sa douleur; mais lorsqu'elle eut perdu de vue cet intérieur si sombre, ces visages si mélancoliques, lorsqu'elle n'entendit plus raisonner à son oreille la

voix aigre de Suzanne et le fausset enrôlé de Balin, elle songea de rechef à sa pauvre tante Geneviève et recommença à la pleurer amèrement. Longtemps elle inonda de ses larmes l'oreiller de toile de Hollande où reposait sa tête ; vers le matin, elle s'endormit enfin, ou plutôt elle s'assoupit, accablée de fatigue.

1875  
 1876  
 1877  
 1878  
 1879  
 1880  
 1881  
 1882  
 1883  
 1884  
 1885  
 1886  
 1887  
 1888  
 1889  
 1890  
 1891  
 1892  
 1893  
 1894  
 1895  
 1896  
 1897  
 1898  
 1899  
 1900  
 1901  
 1902  
 1903  
 1904  
 1905  
 1906  
 1907  
 1908  
 1909  
 1910  
 1911  
 1912  
 1913  
 1914  
 1915  
 1916  
 1917  
 1918  
 1919  
 1920  
 1921  
 1922  
 1923  
 1924  
 1925  
 1926  
 1927  
 1928  
 1929  
 1930  
 1931  
 1932  
 1933  
 1934  
 1935  
 1936  
 1937  
 1938  
 1939  
 1940  
 1941  
 1942  
 1943  
 1944  
 1945  
 1946  
 1947  
 1948  
 1949  
 1950  
 1951  
 1952  
 1953  
 1954  
 1955  
 1956  
 1957  
 1958  
 1959  
 1960  
 1961  
 1962  
 1963  
 1964  
 1965  
 1966  
 1967  
 1968  
 1969  
 1970  
 1971  
 1972  
 1973  
 1974  
 1975  
 1976  
 1977  
 1978  
 1979  
 1980  
 1981  
 1982  
 1983  
 1984  
 1985  
 1986  
 1987  
 1988  
 1989  
 1990  
 1991  
 1992  
 1993  
 1994  
 1995  
 1996  
 1997  
 1998  
 1999  
 2000  
 2001  
 2002  
 2003  
 2004  
 2005  
 2006  
 2007  
 2008  
 2009  
 2010  
 2011  
 2012  
 2013  
 2014  
 2015  
 2016  
 2017  
 2018  
 2019  
 2020  
 2021  
 2022  
 2023  
 2024  
 2025

**IX**





## IX

Le jour comme la nuit, un morne silence régnait dans l'hôtel habité par mademoiselle de Saulieu ; l'on n'y entendait aucun des bruits du dehors, car la façade intérieure était séparée de la rue par la cour et par le profond vestibule, dont les portes étaient toujours fermées.

Lorsque Félice s'éveilla, elle reconnut qu'il faisait jour à un faible rayon qui traversait une fente des volets et tombait sur son oreiller. Elle se hâta de se lever ; en ce moment, une horloge voisine, celle du couvent peut-être, sonna neuf heures.

— Sainte Vierge ! ma tante Philippine va me gronder, et sa mauvaise Suzanne dira que je suis une paresseuse, se dit naïvement Félice ; à cette heure, toute la maison doit être levée depuis longtemps.

Elle prit à peine le temps de s'habiller, et, ouvrant sa porte avec une sorte de crainte, elle pénétra dans une salle qui séparait sa chambre de l'appartement de mademoiselle de Saulieu ; les fenêtres étaient fermées encore, et la plus pro-

fonde tranquillité régnait dans la maison. Ce silence, ces demi-ténèbres, lui causèrent quelque frayeur ; elle avança avec hésitation, et, apercevant à l'autre extrémité de la salle une porte entrebâillée à travers laquelle brillait un vif rayon de jour, elle se hasarda à la pousser tout-à-fait, et entra dans une vaste pièce qui s'ouvrait sur le jardin. C'était dans ce salon qu'elle avait été reçue la veille ; mais elle n'en avait remarqué alors ni la disposition ni l'ameublement.

Personne ne paraissait ; aucun bruit ne se faisait entendre. Félice parcourut d'un œil curieux cette pièce, où mademoiselle de Saulieu se tenait habituellement. Ses regards s'arrêtèrent d'abord sur deux por-

traits placés des deux côtés de la cheminée.

L'un , qu'elle reconnut aussitôt , était celui de sa tante Philippine, telle cependant qu'elle ne l'avait jamais vue, en riche parure , ses cheveux blonds entremêlés de perles, des fleurs sur le sein et le sourire aux lèvres.

L'autre portrait représentait un homme à la fleur de l'âge ; l'uniforme de mestre-de-camp serrait sa taille souple et vigoureuse ; il tenait d'une main son chapeau à plumes et caressait de l'autre un lévrier favori. Cette peinture était d'une vérité singulière ; la tête avait des tons animés ; le regard surtout, clair, doux et profond, paraissait vivant. Ces deux figures , si

belles, si brillantes, et au front desquelles resplendissaient l'heureux orgueil, les joies charmantes, les vives espérances de la jeunesse, semblaient déplacées dans cet immense salon tendu de noir comme l'appartement d'une veuve, et dont les glaces étaient couvertes par des rideaux de gaze.

Le fauteuil de mademoiselle de Saulieu se trouvait en face des portraits. Il était environné à moitié d'un paravent dont les feuilles peintes en grisaille représentaient des attributs de deuil. A côté, sur un guéridon, il y avait un ouvrage de tapisserie commencé et un livre de prières. Un gros chat gris était couché en rond sur le fauteuil, et suivait de son œil jaunâtre, en-

tr'ouvert à demi, tous les mouvements de Félice, laquelle fit lentement le tour du salon et revint ensuite vers les portraits, qu'elle considéra longtems avec une curiosité rêveuse. La vue de ces fières et charmantes figures éveillait dans son âme des impressions confuses, et elle ne pouvait en détourner ses regards. Suzanne la surprit dans cette contemplation.

— C'est vous déjà, mademoiselle ! dit la maussade suivante ; j'allais passer chez vous pour vous lever.

— Merci, Suzanne, répondit-elle en se retournant vivement ; je craignais d'avoir dormi trop longtems ; et je me suis dépêchée de m'habiller. J'ai fait bien vite

mes prières, et ensuite je suis venue ici, pensant y trouver ma tante.

— Mademoiselle ne se lève qu'à midi.

— Jésus ! elle dort encore ?

— Elle repose ; son corps est si affaibli !

— Oh ! oui, elle paraît bien vieille à présent, dit Félice en levant les yeux vers le portrait ; son visage est tout blême et ridé. Quelle différence avec cette figure !

— C'était elle autrefois quand elle avait vingt ans, dit Suzanne avec un soupir ; qui pourrait la reconnaître aujourd'hui ?

— Et l'autre portrait, reprit Félice, c'est celui de quelque gentilhomme de notre famille ?

Suzanne ne répondit que par un signe de tête négatif.

— C'est le portrait d'une personne qui est morte ? continua Félice avec une pénétration instinctive.

A cette seconde question, Suzanne tressaillit et leva sur Félice un regard inquiet, étonné, plein d'une secrète horreur, comme si ce seul mot eût réveillé dans son esprit de lamantables souvenirs. Lorsqu'elle fut un peu revenue de ce trouble pénible, elle dit d'un ton bref :



— N'ayez jamais l'air de prendre garde à ces peintures ; surtout ne questionnez jamais mademoiselle à ce sujet. Maintenant vous pouvez aller faire un tour au jardin, si cela vous plaît.

A ces mots, elle ouvrit une des portes vitrées et poussa doucement Félice sur le perron.

Le jardin qui s'étendait le long de la façade intérieure de l'hôtel et que bornait un grand mur crevassé, avait l'aspect d'un fossé sans eau dans lequel on aurait eu l'idée de tracer un parterre. Les hautes constructions qui le dominaient au midi empêchaient le soleil d'y plonger ses rayons, même au cœur de l'été ; quelques lilas chétifs , quelques rosiers

de Gueldres, allongeaient leurs rameaux dans cette ombre éternelle : mais aucune fleur ne s'épanouissait entre les maigres bordures de buis qui formaient des compartiments symétriques devant les fenêtres ; la mousse seule diaprait le sol, les pierres et jusqu'au tronc des arbrisseaux de sa végétation tenace.

A l'angle du jardin que formaient le mur de clôture et l'aile du bâtiment où se trouvait l'appartement de Félice, il y avait une espèce de cabinet de verdure, avec un toit en claire-voie où rampaient quelques brins de lierre. C'était Balin qui, dans ses moments de loisir, avait arrangé ce réduit, autour duquel il ne se lassait pas de semer des plantes grimpantes dont

on n'avait jamais vu poindre la première feuille.

Félice s'assit sur la plus haute marche du perron ; le jardin des Annonciades lui semblait un paradis terrestre en comparaison de ce petit enclos verdâtre qu'elle avait sous les yeux, et elle trouvait que l'appartement drapé de noir de sa tante avait un aspect beaucoup plus triste que les salles du couvent.

Peut-être les prévisions du père Boinet furent-elles près de se vérifier en ce moment, peut-être Félice aurait-elle déjà, comme les Israélites, regretté la captivité, si un mot de Suzanne n'eût tout-à-coup changé ses dispositions.

La vieille servante entr'ouvrit la porte vitrée et lui dit d'un ton bourru :

— Puisque vous ne vous promenez pas, venez çà, que je vous habille. C'est aujourd'hui dimanche, il faut aller à la messe.

— Je vais sortir ! je vais sortir dans la rue ! s'écria Félice le cœur palpitant de surprise et de joie ; Jésus ! je n'y songeais pas, j'avais oublié qu'il n'y a point ici de porte de clôture !

La toilette ne fut pas longue ; Suzanne lui passa sur sa robe de pensionnaire une jupe de fleuret noir à gros plis ; elle lui mit sur les épaules une mante d'étoffe pareille et la coiffa d'un bonnet à barbes

croisées sous le menton qui s'avancait en tuile sur les yeux et ne laissait apercevoir que le bas du visage.

Lorsque la vieille Suzanne eut attaché la dernière épingle, Félise alla vers la porte sans songer seulement à jeter un coup-d'œil sur le miroir devant lequel elle s'était habillée et elle dit avec une impatiente satisfaction :

— Me voilà prête partons tout de suite.

— Puis, se ravisant, elle ajouta : — Il faut attendre ma tante Philippine, peut-être ?

— Mademoiselle ne sort jamais, répondit Suzanne ; elle a une dispense pour suivre ici la messe dans son livre d'heu-

res : c'est moi qui vais vous conduire.

Il faisait ce jour-là un de ces beaux soleils d'automne qui chassent du logis toute la population parisienne ; les petits bourgeois et les artisans promenaient déjà dans les rues leurs habits du dimanche ; les carrosses commençaient à rouler , et de tous côtés s'élevait ce bruit sourd, continuel, monotone et profond, comme celui des vagues qu'on entend nuit et jour dans la grande cité.

Félice marchait un pas en avant de sa duègne, vive et légère comme un oiseau. Elle avait été saisie d'une sorte de vertige en respirant le grand air ; l'instinct de la liberté s'était éveillé plus vif, plus impérieux dans son âme ; il lui semblait

qu'elle n'avait pas assez de ses pieds pour franchir l'espace ; elle aurait voulu s'en voler à tire d'aile. Suzanne contrariée de cete vive allure grommelait entre ses dents et parfois la retenait par sa jupe en lui disant d'un air courroucé :

— Tout beau, mademoiselle ! vous courez comme un Basque. Marchez donc posément et tout droit devant vous sans regarder les gens et sans vous tourner et vous retourner à chaque instant comme une girouette.

Mais Félice ne pouvait s'empêcher de tourner souvent la tête au milieu de cette foule qui se coudoyait au ras des maisons, tandis que les carrosses tenaient fièrement le milieu du pavé, et elle sui-

vait d'un regard d'envie les fillettes endimanchées qui s'en allaient seules à travers les rues.

Suzanne la conduisait à l'église des jésuites de la rue Saint-Antoine ; quand elle aperçut les mendiants qui étalaient leurs plaies et leurs guenilles sur le parvis en sollicitant la charité d'une voix lamentable, elle s'arrêta saisie d'étonnement : dans les couvents où l'on faisait cependant vœu de pauvreté, on n'avait jamais sous les yeux le spectacle de la misère, et c'était la première fois que Félice voyait des pauvres. Sa générosité naturelle s'éveilla à leur aspect ; elle se tourna vers Suzanne, et lui dit en regardant la troupe famélique :



— Je voudrais leur donner de l'argent.

— Vous le pouvez, répondit Suzanne en tirant de sa poche une poignée de grosse monnaie qu'elle lui mit dans la main ; vous pouvez donner cela et beaucoup plus encore : vous êtes riche.

Félice entendit la messe avec de grandes distractions ; l'église était pleine de beau monde , et au lieu de lire son livre d'heures, elle regardait avec une inexprimable curiosité tout ce qui l'entourait. La toilette des femmes la frappait singulièrement ; elle aimait d'instinct l'élégance et la richesse.

Au sortir de la messe , elle aperçut à

travers la porte entr'ouverte d'une boutique des étoffes de soie et des dentelles.

— Je voudrais bien acheter cela, dit-elle en s'arrêtant.

— Cette robe de satin des Indès à ramages blancs sur un fond noir, et ces dentelles de soie ? demanda Suzanne d'un air indifférent.

— Oui, c'est cela même.

— Vous les aurez demain ; à présent, cela n'est pas possible ; les marchands ne trafiquent pas aujourd'hui dimanche.

Au retour de l'église , la jeune fille

trouva mademoiselle de Saulieu dans le salon. Elle était assise à sa place accoutumée, contre le paravent, dont les feuilles circulairement déployées formaient un petit retrait au milieu de cette immense pièce drapée en noir. En ce moment elle lisait la messe dans le livre d'heures placé devant elle sur le guéridon, à côté de son ouvrage ployé; le chat gris sommeillait, couché au milieu du coussin où elle posait à peine le bout de ses pieds. elle ne répondit que par un mouvement de tête à la révérence de Félice, et, lui faisant signe de s'asseoir, elle continua sa lecture.

Au premier coup de midi, elle referma son livre. Balin ouvrit les deux battants

de la porte en disant à haute voix : —  
Mademoiselle est servie.

Et là-dessus l'on passa à table.

Le lugubre festin auquel présidait la statue du commandeur n'était pas plus silencieux et plus triste que ce repas de famille, dont la somptuosité contrastait singulièrement avec le petit nombre et la contenance mélancolique des convives. La pauvre Félice mangeait du bout des lèvres, et levait à peine les yeux ; le visage sévère, calme et immobile de sa tante lui imposait et la glaçait : il lui semblait que c'était une créature surnaturelle, vivante et morte tout à la fois.

L'on eût dit en effet que mademoiselle

de Saulieu ne pensait qu'à réduire l'existence aux moindres frais possible, et que son seul but était d'arriver à une vie purement passive. Elle parlait à peine et ne marchait que pour passer de sa chambre à coucher dans son salon ; jamais elle ne s'était avancée jusqu'à la porte du vestibule ; jamais elle n'avait fait le tour du jardin marécageux dont elle apercevait de sa place les sentiers moussus.

Aucun visage étranger n'avait paru dans cette maison avant le jour où le père Boinet était venu rendre à mademoiselle de Saulieu la visite diplomatique dont le retour de Félice chez sa tante avait été le résultat. Après cet événement, il ne s'était plus présenté à la porte de l'hôtel :

probablement il avait compris que l'austère demoiselle ne le reverrait pas volontiers une seconde fois.

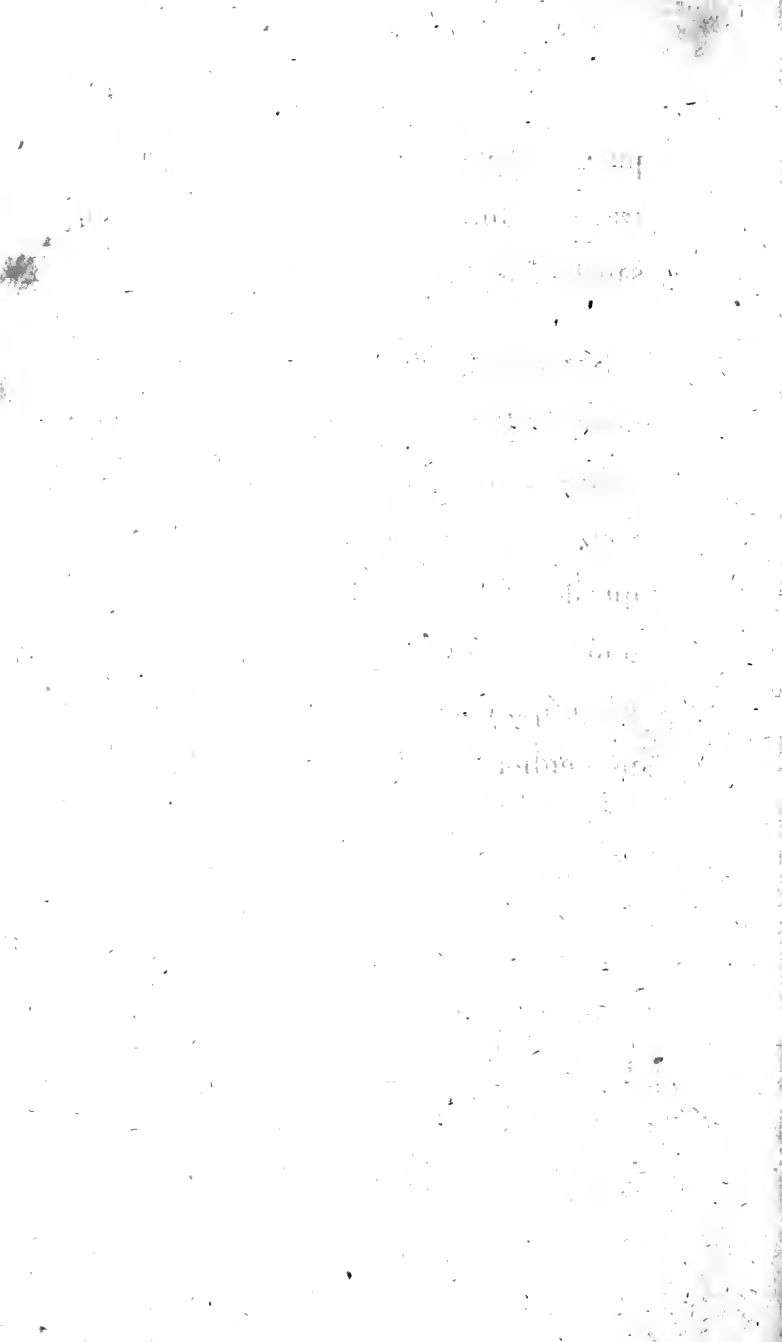
Suzanne, le vieux Balin et une grosse servante, appelée Cateau, formaient tout le personnel des gens de service.

Cateau ne sortait jamais de sa cuisine, et, dans l'espace de neuf années, elle n'avait pas aperçu une seule fois le visage de mademoiselle de Saulieu, ni même entrevu à la dérobée sa taille de fantôme.

Balin gardait les abords de l'appartement; le vieux bonhomme, toujours grave et taciturne, passait sa vie sur les banquettes de l'antichambre; son unique et

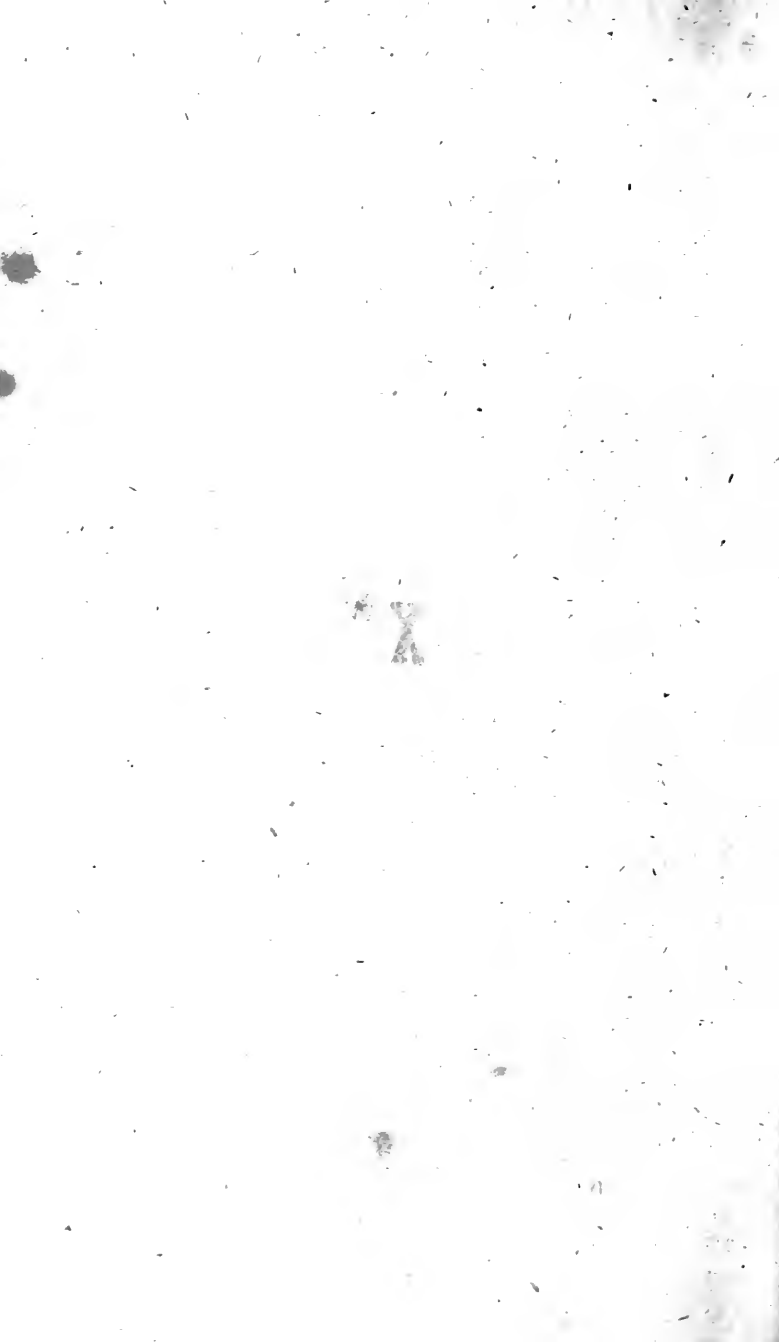
puérile distraction était de cultiver ce triste jardin, où il n'avait jamais eu la satisfaction de voir éclore une fleur.

Suzanne ne quittait guère la chambre de sa maîtresse; accoutumée depuis longtemps à la servir, elle n'avait plus besoin de ses ordres, et prévenait sans qu'elle les eût exprimées, toutes ses volontés. Souvent ces deux personnes, qui ne se quittaient guère, passaient la journée entière sans se dire un seul mot.





# X



## X

La pauvre Félice vivait tout-à-fait abandonnée dans ce morne intérieur. On pourvoyait à ses besoins, même à ses fantaisies avec une sorte de prodigalité; elle avait des robes neuves, des coiffes de dentelle et même de l'argent pour les pauvres; mais tout se bornait à ces soins

matériels, dont s'était chargée Suzanne. Jamais elle n'entendit sortir de la bouche de l'insociable suivante une parole d'affection ou de simple intérêt.

Sa tante, qui d'abord l'avait vue avec une répulsion évidente, la regarda bientôt du même œil qu'elle regardait toutes choses, avec une sombre indifférence. Soit qu'une personne qui vivait ainsi concentrée en elle-même ne pût être longtemps sensible à une influence extérieure, soit qu'elle fût parvenue à vaincre par un effort de volonté sa première impression, mademoiselle de Saulieu souffrait, impassible, la présence de cette enfant, ou, pour mieux dire, elle ne la remarquait plus.

Félice avait compris dès le premier jour que le couvent était, en comparaison de la maison de sa tante, un séjour plein de dissipations et d'amusements. Pourtant, contre les prévisions du père Boinet, elle ne songea pas à y retourner. Une nature moins énergique n'aurait pas supporté cette existence; mais il y avait chez Félice un mélange de force et d'insouciance, une mobilité d'impressions jointe à une rigidité de caractère qui la soutenaient contre les plus pénibles influences. Elle supportait l'ennui et le désœuvrement de tous les jours de la semaine dans l'espoir de sortir une heure le dimanche; l'espèce de liberté dont elle jouissait, livrée absolument à elle-même, la consolait d'ailleurs de son isolement.

Le matin, elle se levait de bonne heure, et entraînée par le besoin de mouvement naturel à la première jeunesse, elle bouleversait sa chambre, prenait et abandonnait dix fois l'ouvrage commencé, allait se promener dans le jardin et s'agitait ainsi jusqu'au moment où la longue main jaune de Suzanne ouvrait les portes vitrées du salon.

Alors elle s'asseyait au fond de sa chambre et ne bougeait plus jusqu'au moment où le premier coup de midi et la voix de Balin, se faisant entendre simultanément, annonçait que le dîner était servi.

Après le dîner, qui ne durait guère qu'un quart d'heure, mademoiselle de

Saulieu rentrait dans le salon et reprenait silencieusement son ouvrage. Alors Félice s'asseyait contre le paravent, et, n'osant adresser la parole à sa tante, elle jouait discrètement avec le gros chat gris et lui disait de petits mots à voix basse. Parfois mademoiselle de Saulieu relevait la tête, et, appelant la bête féline, qui tournait vers elle son œil hypocrite sans se déranger, elle lui parlait aussi. Alors Félice s'enhardissait à répondre pour le matou. C'était ainsi qu'elle faisait, à de grands intervalles, la conversation avec sa tante.

Un jour qu'elle s'était levée plus tôt que de coutume et qu'elle se promenait dans le jardin encore trempé par les brouillards

nocturnes, elle s'aperçut que Balin n'était pas encore dans l'antichambre, dont la porte et les fenêtres grandes ouvertes laissaient apercevoir la profondeur du vestibule et au-delà les tilleuls qui ombrageaient la cour.

Félice s'avança jusqu'au vestibule ; il n'y avait personne. Un moment, elle eut la tentation d'aller jusqu'à la rue ; mais elle eut peur de rencontrer Balin dans la cour, et, avisant le grand escalier dont les marches poudreuses ne gardaient pas l'empreinte récente des gros souliers plats du bonhomme, elle se hasarda à monter.

Toutes les pièces du premier étaient ouvertes. C'étaient, comme au rez-de-chaussée, de vastes salles prenant jour sur le



jardin, des chambres dont les trumeaux et les plafonds étaient ornés de peintures ; mais il n'y avait pas trace d'ameublement, et le seul aspect des lieux annonçait qu'ils n'avaient pas été habités depuis longtemps.

Cependant un lé de tapisserie oublié pendait au mur de la chambre à coucher, et la plaque du foyer était cachée à moitié par un monceau de paperasses moisies et de livres déchirés. Sur le manteau même de la cheminée, il y avait deux petits livres auxquels le temps avait fait une reliure de poussière.

Félice les prit machinalement du bout des doigts : c'était les contes de Perrault

et un volume dépareillé de la princesse de Clèves.

Un étroit escalier conduisait au second étage arrangé en mansardes, et qui avait dû servir jadis à coucher la livrée. Les laquais étaient, en vérité, plus agréablement logés que les maîtres ; toutes ces petites chambres avaient vue sur un enclos que la muraille du jardin empêchait d'apercevoir par les fenêtres des étages inférieurs, et qui renfermait des parterres ornés de jets d'eau, un boulingrin, des charmilles, des allées, les jardins de Versailles en miniature enfin.

— Ah ! le joli séjour ! s'écria Félice toute transportée et en avançant la tête hors de la fenêtre en œil de bœuf ; mais

elle recula bien vite en apercevant en bas le vieux Balin, qui se promenait gravement entre les rosiers qu'il avait plantés et qu'il n'avait pas vu naître. Debout contre le volet qui la cachait, elle parcourut encore du regard la perspective qu'elle venait de découvrir; puis elle descendit sur la pointe du pied, passa comme une ombre derrière Balin, et courut s'enfermer dans sa chambre, d'où l'on pût croire qu'elle n'avait pas bougé.

Sans attacher la moindre importance à cette trouvaille, elle avait emporté les deux livres oubliés sur le manteau de la cheminée. D'abord elle ne fit qu'y jeter les yeux, et elle les cacha au fond d'un tiroir; puis, un jour, plus désœuvrée encore que

de coutume, elle en entreprit la lecture.

Pour une fillette qui n'avait jamais ouvert que le formulaire des Annonciades, c'était un livre étonnant, merveilleux, que les contes de Perrault. Félice lut ces naïves féeries comme les jeunes filles lisent le premier roman qui tombe entre leurs mains, avec une curiosité, une émotion, un plaisir inexprimables. Toutes ces fictions la transportaient dans un monde enchanté auquel elle était bien près de croire, et pendant plusieurs jours elle ne rêva que de Riquet à la houppe et de cette belle princesse Finette, réduite comme elle à une solitaire captivité.

Le premier volume de *la Princesse de Clèves* l'intéressa d'abord beaucoup moins

que ces fantastiques récits ; mais , lorsqu'elle sut par cœur les contes de Perrault , elle se mit à relire le roman de madame de La Fayette. C'était un nouveau langage qu'il lui fallut étudier, le langage poli, délicat et raffiné du beau monde, des grands sentiments d'honneur, de vertu et d'amour chevaleresque ; mais ces cordes vibrèrent enfin dans son intelligence, elle prit goût à l'histoire romanesque dont elle ne pouvait suivre le fil interrompu, et repassa bien des fois ces longs entretiens où M. de Nemours analyse si délicatement sa passion pour la belle princesse de Clèves.

Félice entrevit ainsi des choses que , dans l'ignorance et la simplicité de son

esprit, elle n'avait jamais soupçonnées ; ce fut comme le premier rayon qui éclaira son imagination et vivifia son existence morale. Dès cette époque, d'aimables fantômes peuplèrent sa solitude ; elle vivait dans le royaume des fées et ne quittait leurs palais enchantés que pour se retrouver avec les grandes dames, les galants cavaliers de la reine-dauphine. Souvent elle était bien près de se considérer elle-même comme une jeune princesse dont quelque méchante fée avait été la marraine. Elle était tentée de voir dans ceux qui l'entouraient les mauvais génies commis à sa garde.

Un jour, en fouillant les meubles de sa chambre, elle trouva l'écrin que Suzanne

avait caché dans un tiroir du cabinet. Elle reconnut aussitôt ces bijoux, et, se rappelant qu'elle les portait dans son tablier lorsque la sœur Geneviève la reçut dans la chambre du tour, elle demeura convaincue qu'ils lui appartenaient.

Le portrait en médaillon la frappa d'abord ; il ressemblait au portrait qui était dans le salon : c'étaient les mêmes cheveux cendrés, le même air de tête fier et charmant. Félice leva instinctivement les yeux sur son miroir pour saisir quelque trait de ressemblance avec son propre visage, mais rien dans sa physionomie ne rappelait cette douce figure ; elle était moins jolie et plus belle que le portrait.

Après avoir placé cette petite peinture

à côté du crucifix attaché au chevet de son lit, elle revint vers le miroir et prit un plaisir enfantin à se parer de tous les bijoux que contenait l'écrin. Suzanne la surprit ainsi, un triple rang de perles au cou, ses longs cheveux noirs entremêlés de pierreries, et les mains chargées d'anneaux précieux.

— Grand Dieu du ciel, que faites-vous là ! s'écria la vieille suivante avec une sorte de courroux, à quoi bon mettre au jour toutes ces parures ? Elles ne doivent plus servir à personne.

— Pourquoi ? fit étourdiment Félice. — Puis elle ajouta en riant : — Elles siérait bien avec une belle robe de mariée. Dites-



moi, Suzanne, quand est-ce qu'on me mariera ?

A cette question, la camériste fit un pas en arrière en regardant Félice d'un air effaré, et répondit brusquement :

— Vous ? Jamais !

100

101

102

103

104

105

106

107

**XI**



## XI

Félice approchait de sa quinzième année lorsqu'elle avait quitté le couvent ; c'était alors une fille déjà grandelette , mais chez laquelle on ne voyait poindre encore aucun des traits de la jeunesse. Elle avait les formes grêles, le teint sans fraîcheur des adolescentes dont le tardif

développement s'opère tout-à-coup. En effet, l'enfant malade et pâle se métamorphosa comme la crÿsalide, qui, dans l'espace d'une nuit, quitte sa robe grisâtre pour des ailes couleur de rose et d'azur.

Personne cependant ne parut s'apercevoir de cette transformation ; on ne prenait pas garde que Félice avait seize ans, et que cette fleur de jeunesse s'épanouissait à vue d'œil. Suzanne continuait à la traiter comme une petite fille, et mademoiselle de Saulieu ne s'en occupa pas plus que par le passé. Une fois seulement, comme Félice sortait du salon, elle la suivit du regard et dit avec un soupir :

— Cette enfant devient belle !

Un dimanche, Félise était à la messe avec Suzanne, placée, comme de coutume, à l'ombre d'un pilier, et séparée de la foule par sa terrible duègne. De temps en temps, elle relevait imperceptiblement la tête et jetait autour d'elle un regard furtif, car elle prenait un singulier plaisir à voir tout le beau monde qui affluait dans l'église des jésuites.

Au moment où le service divin commençait, deux jeunes dames attardées traversèrent la grande nef, suivies d'un laquais qui portait leurs heures dans un sac de velours. Tous les regards s'étaient tournés vers elles, et sans doute elles entendirent murmurer sur leur passage plus d'une exclamation flatteuse.

L'une , en grand habit de damas, en écharpe noire, portait le deuil des veuves d'un an ; l'autre était vêtue d'une robe de taffetas recouverte d'une mante de mousseline blanche ; son bonnet de gaze, orné de rubans rose vif, était relevé sur le front en tuyaux droits, et le tour de son visage était accompagné de petites boucles qui donnaient une grâce non pareille à cette simple coiffure.

Elles traversèrent l'église d'un pas mesuré, avec une contenance fière et modeste, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elles produisaient, et allèrent se placer au premier rang, devant le maître autel. A l'aspect de ces deux belles personnes, Félice n'avait pu retenir une exclamation



de surprise et de joie : elle venait de reconnaître ses compagnes , ses bonnes amies de couvent, Cécile de Chameroy et sa jeune sœur Angèle.

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? dit Suzanne en la regardant d'un air étonné ; vous êtes toute troublée.

— Ah ! c'est que je suis bien contente, répondit-elle à voix basse ; savez-vous quelles sont ces deux dames si belles, si bien parées ? Les meilleures amies que j'eusse au couvent. Quel bonheur ! je pourrai refaire amitié avec elles ; vous me permettrez bien de leur parler en sortant de l'église ?

— Non pas, mademoiselle ! répliqua Su-

zanne de son ton le plus sec et le plus résolu.

Félice rougit et détourna la tête avec un mouvement de dépit amer, de colère concentrée ; elle avait compris qu'il était inutile d'insister. Elle espérait vaguement se rapprocher des deux sœurs en sortant de l'église et leur parler à la faveur du tumulte ; mais Suzanne la surveilla et la retint à sa place jusqu'à ce que la foule se fût écoulée.

Dans ce mouvement, elle avait perdu de vue ses belles amies, et elle se retirait le cœur gonflé de tristesse et de ressentiment contre son inexorable duègne, lorsqu'elle les aperçut traversant à pied la place de Birague et s'engageant dans la

rue Culture - Sainte - Catherine. Réglant alors son pas de manière à ne point les dépasser, elle les suivit des yeux, et son cœur battit de joie, lorsqu'elle les vit s'arrêter et entrer dans l'hôtel qui touchait à son propre logis.

Aussitôt Félise se prit à réfléchir, et elle devina d'instinct les ruses, les artifices, tous les moyens qu'une fille contrainte et captive peut mettre en œuvre pour tromper ses persécuteurs. Elle n'eut qu'à s'orienter pour comprendre que le jardin qu'on apercevait par les fenêtres des mansardes était celui de l'hôtel voisin, et qu'elle n'en était séparée que par cet horrible mur dont les crevasses faisaient perspective au salon de sa tante.

Tout le reste de la journée elle se promena dans le parterre, mesurant de l'œil cet inexpugnable rempart et rêvant aux moyens de le franchir. Un moment, elle eut l'idée de s'échapper simplement par la porte de la rue et de se réfugier chez ses jeunes amies ; mais, malgré son inexpérience, elle jugeait assez bien les choses pour comprendre qu'elle ne pouvait se soustraire ainsi ouvertement à l'autorité de mademoiselle de Saulieu, et, sans se rendre compte de sa détermination, elle prit le meilleur parti : elle attendit les deux meilleurs auxiliaires des tentatives hardes, l'occasion et l'inspiration. Ni l'un ni l'autre ne lui fit longtemps défaut.

**XII**

III

## XII

On était alors au commencement de mai, la saison des longs crépuscules et des tièdes soirées. Balin faisait chaque jour le tour du parterre, épiant les frêles bourgeons et relevant d'une main soigneuse les brins de verdure qui rampaient éplorés sur ce sol ingrat.

Le bonhomme avait conçu l'espoir de voir croître une fleur de la passion autour de l'espèce de cage qu'il avait construite dans un coin du jardin, et qu'il appelait un cabinet de verdure ; dans cette idée, il renforça d'un treillage la charpente primitive, et l'environna aussi d'une claire-voie qui s'appuyait contre la muraille. En le voyant travailler ainsi, Félice pensa qu'il ne serait point malaisé de gravir cette espèce d'échelle.

Elle avait remarqué déjà qu'à la nuit close, une faible lueur jaillissait jusqu'à la crête du mur, comme si l'enceinte voisine eût été partiellement éclairée ; plusieurs fois aussi elle avait distingué un murmure de voix, et il lui avait semblé qu'on veil-



lait dans les vastes allées du boulingrin.

Un soir, lorsque Suzanne eut fermé les fenêtres du salon et que Balin eut regagné le réduit où il dormait, après avoir éteint la lampe qui veillait dans l'antichambre, Félice sortit doucement de chez elle et regarda longtemps dans les ténèbres, en prêtant l'oreille aux faibles bruits qui s'élevaient autour d'elle. Un vent léger bourdonnait dans les arbres, dont la cime dépassait le mur, et à travers ce doux murmure l'on entendait par intervalles de petits éclats de voix, comme si l'on parlait dans un endroit voisin.

Félice revint vers le cabinet de verdure.

Elle était forte et légère ; en un moment,

elle eut atteint la couverture à jour du petit édifice, et, debout sur le treillis, elle appuya les deux mains sur la crête du mur en regardant en bas.

Angèle et Cécile étaient assises sur des sièges de jardin, autour d'une table rustique où on avait servi la collation. Des bougies placées dans une verrine éclairaient ces gracieuses figures, derrière lesquelles la perspective du jardin formait un fond ténébreux. En apercevant cette figure droite sur le mur, à quelques pas d'elles seulement, les deux sœurs jetèrent un cri et se levèrent effrayées ; mais, Félise les ayant appelées par leur nom, elles la reconnurent aussitôt et s'approchèrent avec une joyeuse surprise.

— C'est elle ! c'est Félice ! s'écria l'aînée en riant ; oh ! le joli voleur !...

— Je voudrais bien vous aller trouver, lui cria-t-elle tout bas ; mais comment faire !...

— Vite ! qu'on apporte une échelle de jardinier , dit Angèle en agitant la sonnette d'argent placée sur la table ; voilà ce qui s'appelle tomber des nues ! Oh ! ma chère Félice, venez que je vous embrasse !

Un laquais arriva tout ébahi, plaça la double échelle contre le mur et se retira discrètement à l'écart. Félice descendit légèrement cette espèce d'escalier, et fit

une exclamation de joie en touchant le sol.

— Eh ! ma pauvre enfant, d'où venez-vous ainsi ? s'écria Cécile en l'embrassant ; qui se serait attendu à vous recevoir ici ce soir, et surtout à vous y voir entrer par ce singulier chemin ?

— Comme vous voilà grande et belle ! ajouta Angèle en la serrant dans ses bras avec effusion.

— Vous aussi vous êtes bien jolie, répondit Félice en la retenant par les deux mains et en la considérant d'un air joyeux.

— Voyons ! reprit Cécile en la faisant asseoir entre elle et sa sœur, voyons, ma

chère reine, dites-nous un peu pourquoi vous n'êtes plus au couvent, et comment il se fait que vous rendiez vos visites la nuit, en passant par-dessus les murailles ?

— Vous allez le savoir, répondit Félice avec un soupir ; j'ai eu bien des chagrins, mais l'histoire n'en sera pas longue.

Elle raconta alors comment elle était sortie du couvent après la mort de la sœur Geneviève, l'accueil qu'elle avait reçu chez sa tante, et la vie qu'elle menait dans cette maison, mille fois plus triste, plus solitaire, plus silencieuse et plus inaccessible qu'un couvent.

Les deux sœurs l'écoutaient avec un

vif intérêt et un étonnement singulier ; à chaque détail, elles serraient les mains de Félice, elles l'embrassaient en lui disant avec une tendre commisération :

— Pauvre enfant ! quelle vie ! Mais cela peut changer ; cela changera, Dieu merci ! Vous ne resterez pas toujours sous la loi de cette cruelle tante. Vous quitterez votre prison. Ayez bon courage. Vous le voyez on se tire de partout, même du couvent.

— Sans doute, puisque nous voilà ici toutes trois ! s'écria Félice en relevant la tête avec le mouvement du jeune cheval échappé du *herradero* ; mais, à votre tour, racontez-moi ce que vous êtes devenues depuis le jour où votre tuteur vous

emmena par force du couvent. Savez-vous que la mère Perpétue attend toujours votre retour, et qu'elle a prédit qu'Angèle viendrait un jour prendre le voile ?

— Voilà un horoscope qui sera bien démenti ! répliqua Cécile avec un gai sourire et en regardant sa sœur. Quant à moi je n'ai jamais été une prédestinée ; notre chère sœur Geneviève le savait, hélas !... Oh ! combien j'ai pleuré dans cette cellule qu'on devrait appeler la *chambre des douleurs* et non la *solitude* ; mais ne nous attristons pas avec ce souvenir. Vous savez, ma toute belle, comment notre tuteur, le baron de Favras, vint d'autorité nous tirer du couvent. D'abord il nous reléqua dans une chambre

de cet hôtel, et nous menions une assez triste vie ; il m'a appris depuis, que ne sachant que faire de nous il était près de nous mettre dans un autre couvent, lorsqu'une personne en laquelle il avait toute confiance lui raconta l'histoire de ce pauvre poète Scarron, lequel infirmé et perclus, épousa une demoiselle de seize ans belle comme un ange, celle-là même qui est aujourd'hui la plus grande dame de France. Le baron fut très frappé de cet exemple, et, quelques jours plus tard, cette personne qui le lui avait cité vint me faire part de ses intentions : il m'offrait sa main et sa fortune. La belle mademoiselle d'Aubigné n'avait pas refusé le poète Scarron ; mademoiselle de Chameroy pouvait bien se décider en faveur du



baron de Favras : j'épousai mon tuteur...

— Ce vieil homme tout perclus dont la mère Perpétue faisait un si horrible portrait? s'écria Félice, ah! mon Dieu!

— C'était le plus honnête du monde, le meilleur esprit et le meilleur cœur qu'il y eut sous le ciel, répondit Cécile. Aussitôt après notre mariage, il m'emmena dans ses terres avec Angèle. Nous étions comme ses enfants; il m'appelait sa fille, et, en vérité, j'ai été fort heureuse de cette union, si heureuse que, lorsque je l'ai perdu, je l'ai pleuré comme le plus tendre des pères, et que j'ai for-

mé la résolution de ne jamais me remarier.

— Et de rentrer au couvent peut-être ?  
dit Félice avec naïveté.

— Non pas, répondit vivement Cécile ;  
je veux vivre dans le monde avec l'honnête  
liberté que comporte l'état de veuve. J'ai  
me la société, le commerce des beaux  
esprits ; c'est pour cela qu'à la fin de mon  
année de deuil je suis revenue à Paris et  
j'ai songé à établir ma maison ; mais com-  
me une veuve de mon âge chargée d'une  
jeune sœur ne peut, sans que sa bonne  
renommée en souffre, recevoir la cour et  
la ville, j'ai résolu de tout concilier en  
établissant Angèle...

— Ah ! vous disposez ainsi de moi, ma sœur ! s'écria la charmante jeune fille d'un air enjoué qui dissimulait mal sa secrète émotion.

— Oui, Mademoiselle, je vous marie, répondit Cécile du même ton et en la regardant avec tendresse ; s'il le faut, je forcerai votre inclination...

— Est-ce que vous voulez qu'elle prenne aussi un vieux mari goutteux ? demanda Félice presque courroucée.

— Non, non, répondit Cécile en riant. Celui que je voudrais lui donner pour époux est un jeune gentilhomme, beau, brave et galant, un cavalier accompli.

— Comme M. de Nemours? dit gravement Félice.

— M. de Nemours? répéta la jeune veuve. Vous connaissez quelqu'un qui se nomme ainsi?

— Non, mais j'ai lu une partie de son histoire; c'est un seigneur fort aimable, qui aime une grande dame mariée déjà par malheur, la princesse de Clèves. Ne pourriez-vous pas me dire si elle est devenue veuve enfin, et si elle a épousé M. de Nemours?

— Eh! mon Dieu, c'est le roman de madame de La Fayette que vous nous racontez là! s'écria Cécile en riant et en

la baisant au front ; il n'y a rien de vrai dans tout cela, simplette !

— C'est un conte comme Peau d'Ane ! murmura Félice un peu confuse ; cela m'avait semblé vrai pourtant ! — Et, changeant de propos, elle ajouta en regardant autour d'elle : — Que je suis aise de me trouver ici ! Une fois j'ai aperçu ce beau jardin sans me douter que j'y viendrais, que j'y rencontrerais mes bonnes amies, les deux Chameroy, comme on vous appelait au couvent.

— A présent, mon cœur, il faudra y revenir souvent, lui dit Angèle avec une affectueuse vivacité ; peut-être votre tante vous accorderait-elle la permission, si

vous la demandiez, si nous-mêmes nous allions lui rendre une visite...

— Non, non, interrompit Félice ; si elle savait ce que j'ai fait ce soir, tout serait perdu ; elle m'empêcherait de vous revoir, j'en suis certaine.

— En ce cas, qu'elle l'ignore toujours ! répliqua gaîment Cécile. Le chemin que vous avez pris aujourd'hui n'a ni porte ni serrure, et, quoique peu commode, il ne cessera pas d'être praticable.

— Et nous, ma chère Félice, nous vous attendrons souvent ici, ajouta Angèle. Dès que le soleil baisse nous venons nous promener sous les allées, et le soir nous veillons longtemps sur la terrasse pour

respirer le grand air comme à la campagne.

— Et vous êtes toujours seules ? demanda Félice.

— Toujours jusqu'à présent, répondit-elle avec un sourire et en regardant sa sœur. Cécile vient de vous le dire : une jeune veuve ne peut recevoir les visites de tout le monde ; on ne trouverait point mauvais qu'il lui prit un jour fantaisie d'avoir des violons et de donner le bal, mais elle ne saurait sans qu'on en médise, tenir un petit cercle chez elle. En vérité, nous vivrions comme des ermites, si quelques personnes que voyait autrefois M. le baron ne nous eussent fait accueil, et si

nous ne trouvions chez elles bonne compagnie.

— Que vous êtes heureuses de sortir quand cela vous plaît, d'aller aux assemblées et de faire des visites ! dit Félice en soupirant ; moi, je n'ai d'autre récréation que d'aller à la messe, et encore le dimanche seulement.

— Soyez tranquille, ma reine, nous aviserons, et, malgré votre tante, nous vous produirons dans le monde, nous vous amuserons, nous vous marierons.

— Quel bonheur ! s'écria Félice. — Puis, entendant l'heure qui sonnait à toutes les pendules de l'hôtel, elle ajouta : — Minuit ! déjà minuit ! Ah ! si ma tante Philippine,



qui ne dort jamais, mettait le nez à la fenêtre maintenant ! si elle me voyait rentrer... Mais elle ne m'entendra pas ; je vais redescendre tout doucement , sans faire plus de bruit que son chat Mitouffe, lorsqu'il rôde autour d'elle sur le tapis.

A ces mots, elle embrassa les deux sœurs en leur recommandant de laisser l'échelle contre le mur pour qu'elle pût revenir bientôt. Quelques instants plus tard, elle rentrait sans lumière dans sa chambre et se blottissait, le cœur encore palpitant, dans son grand lit à quenouilles.



**XIII**



### XIII

Ces entrevues se renouvelèrent plusieurs fois avec le même bonheur. Les amitiés enfantines se renouèrent plus vives ; la douce Angèle, surtout, s'était reprise à aimer de tout son cœur sa compagne de couvent. C'était une de ces âmes affectueuses, de ces natures bienveillan-

tes, qui comptent dans leur propre bonheur le bonheur d'autrui, et elle se préoccupait beaucoup de celui de Félise.

La jeune veuve aussi aimait cette enfant : elle lui trouvait une naïveté, un tour d'esprit romanesque, une vivacité d'imagination qui la charmaient. Leurs longs entretiens roulaient toujours sur le monde, que Félise n'avait pas même entrevu, et dont elle se faisait une si agréable idée. Bientôt il lui sembla qu'elle connaissait les personnages dont on lui parlait si souvent, et elle demandait d'elle-même des nouvelles de madame la comtesse douairière de Manicamp, de M. le marquis de Gandale, etc., etc. La douairière était une grande dame, bel esprit et dévote, qui

réunissait chez elle la meilleure société du Marais, et le marquis de Gandale, son neveu, passait pour un des plus aimables gentilshommes et des plus beaux partis de la jeune noblesse. Madame de Favras le citait comme un parfait modèle d'esprit, de bravoure et de galanterie chevaleresque.

— Nous lui avons parlé de vous, mon ange, disait-elle à Félice ; vous ne sauriez croire combien le tableau de votre captivité l'a intéressé. Il affirme que vous lui semblez une petite princesse enchantée comme dans les contes de madame d'Aulnoy, et il appelle votre tante la fée Dentue. Madame de Manicamp aussi me demande de vos nouvelles sans cesse ; elle est dans

la dernière impatience de vous voir, et il faut absolument que je lui donne quelque jour cette satisfaction. J'en ai pris l'engagement.

— En attendant, présentez-lui bien mes respects, répondit Félice d'un ton moitié sérieux, et assurez-la bien que je suis son humble servante.

Chaque fois que le nom de M. de Gandale revenait dans la conversation, un nuage rose passait sur le front d'Angèle : elle écoutait et se taisait en baissant la vue ; mais Félice ne remarqua pas cette rougeur, ce silence plus significatif que les discours, et elle ne soupçonna pas que ce fût là l'époux que madame de Favras espérait donner à sa sœur.



Un soir, la jeune veuve dit en souriant à Félice :

— Ma toute belle, j'ai conçu un grand dessein : les six dernières semaines de mon deuil sont expirées ; il ne serait point malséant que nous vissions un peu plus de monde. J'ai résolu d'avoir les violons un de ces jours. L'on dansera, l'on aura un petit concert, et nous ferons médianoche. Ne vous plairait-il point, ma reine, d'assister à ce gala ?

— Moi, je verrai le bal ! s'écria Félice en levant les mains au ciel, ah ! mon Dieu ! serait-il possible !

— Eh oui ! c'est possible, c'est facile même, dit Angèle en riant ; nous avons

combiné cela avec Cécile toute la journée; nous vous parerons de notre mieux, mon ange, avec une belle robe que nous ferons faire...

— Des robes j'en ai par douzaines, interrompit Félice, et de fort belles, assurément; c'est la mauvaise Suzanne qui me les achète, et je lui en demande toujours de nouvelles, par désœuvrement; j'ai aussi des perles, des pierreries...

— Eh bien! vous les mettrez, dit gaiement Cécile, il faut que vous soyez belle et parée à miracle...

— Oh! ma chère Félice, ajouta Angèle, que je serai contente de vous conduire ainsi par la main jusqu'au milieu du salon,

et de vous présenter à tout ce beau monde !  
Que je serai glorieuse des éloges qu'on  
donnera à votre bonne grâce, à votre  
beauté !

— Je serai là comme Cendrillon au bal,  
dit naïvement Félice ; il ne me manquera  
que la petite pantoufle de verre...

— Et le fils du roi pour vous faire la  
cour, dit avec un franc éclat de rire ma-  
dame de Favras ; mon cher cœur, il faudra  
vous contenter de moins glorieuses con-  
quêtes.

Pendant huit jours Félice rêva à cette  
fête avec des transports de curiosité, d'im-  
patience et de joie. Un soir enfin, un beau  
soir d'été, à l'heure où les rayons du cré-

puscule s'éteignent dans le ciel, elle s'échappa de chez sa tante, comme de coutume, et gagna le jardin de l'hôtel de Favras. L'on avait à dessein laissé dans l'ombre ce côté de la terrasse, que masquait d'ailleurs une légère charmille ; Félice put entrer sans être aperçue dans un pavillon du rez-de-chaussée, où l'attendait Angèle.

— Oh ! la magnifique parure ! vous êtes éblouissante, mignonne ! s'écria la jeune fille en la considérant d'un air ravi ; voilà des pierreries dignes d'une reine.

— Je me suis habillée et coiffée au hasard, presque sans lumière, dit Félice en s'approchant d'un grand miroir incliné où sa figure se réfléchit de la tête aux pieds.

Elle avait mis une robe de taffetas gris d'argent avec le corps de jupe pareil, sans aucune espèce de broderie ni de passement ; mais la simplicité de cet ajustement, que Suzanne avait fait faire pour les sorties du dimanche, était relevée par les précieux bijoux que Félice avait tirés de l'écrin ; les ondes noires de sa chevelure étaient entremêlées de longs rangs de perles rattachées avec des diamants, une chaîne de pierreries entourait son corsage et retombait jusqu'à la ceinture. Ce riche et sévère costume seyait admirablement à la taille de reine, à la beauté souveraine de Félice ; elle le comprit, et, relevant la tête avec un mouvement d'orgueil et de joie inexprimable, elle dit à madame de Favras, qui entraît :

— Me voici prête, allons !...

— Encore un moment, dit Angèle, il faut égayer avec des fleurs cette parure un peu sombre.

Et, de ses mains, l'aimable jeune fille attachà au corsage de Félice un bouquet de roses et de jasmin d'Espagne pareil à celui qu'elle portait sur sa robe de damas blanc.

Lorsque Félice parut dans le salon, conduite par madame de Favras, un murmure d'admiration s'éleva de tous côtés ; les danseurs s'arrêtèrent, les joueurs de lansquenet oublièrent une minute les cartes : l'effet qu'elle produisait fut universel. Il y avait dans cette triomphante beauté

quelque chose de saisissant et d'étrange ; elle faisait songer aux femmes des temps passés, aux héroïnes de l'Arioste, aux belles Florentines du Décaméron. Cette noire chevelure, ces sourcils droits, ces yeux dont l'azur pâle et lumineux éclatait sous de longues paupières, ce regard tantôt froid comme un glaive, tantôt triste et brûlant, le plus souvent rêveur, toutes ces singularités, tous ces contrastes, faisaient de cette jeune fille une créature étrange et charmante que l'on ne pouvait regarder sans curiosité, sans intérêt, sans émotion.

Elle comprit ce premier triomphe, et en fut enivrée ; il lui sembla qu'elle prenait en ce moment sa place véritable, et que sa beauté la faisait reine dans ce monde qui

l'entourait de ses hommages et de ses admirations.

Cependant les joueurs de lansquenet avaient relevé leurs cartes, les danseurs achevaient le grave menuet, un moment interrompu, et les douairières continuaient leur conversation autour d'une table de bassette. Félice fit d'abord le tour du salon, conduite par madame de Favras. Quand elle eut salué madame de Manicamp, la vieille dame la regarda fixement, et s'écria :

— Je ne m'étonne plus, mademoisellé, de ce qu'on m'a raconté ; votre beauté est un rare trésor qu'il faut cacher sous peine des plus grands malheurs ; partout



où vous paraîtrez, vous ferez des infidèles, des jaloux et des malheureux.

Après avoir débité ce compliment, elle baisa Félice au front, et, se tournant vers la dame qui se trouvait à son côté, elle lui dit à demi-voix :

— Elle m'a rappelé mademoiselle de Fontanges ; c'est la même taille, le même port, le même air de déesse, mais la physionomie est très différente. La pauvre Fontanges avait le regard bête et tendre, celle-ci a de grands yeux clairs d'une expression sauvage. J'aime bien mieux cette jolie Angèle avec sa douce figure, son teint délicat comme une feuille de rose et ses cheveux de Madeleine.

Félice retournait à sa place , lorsque ses yeux rencontrèrent pour la seconde fois les yeux d'un homme qui , depuis qu'elle était entrée dans le salon , se tenait à l'écart sans avoir l'air de prendre part aux divertissements de la soirée. Il était jeune, il avait une grande tournure, et, quoique ses traits n'eussent rien de remarquablement beau , il avait des regards , des façons de sourire, des airs de tête si spirituels et si nobles, que sa figure frappait tout d'abord ; Félice pensa sur le-champ qu'il devait ressembler à ce duc de Nemours, le tendre amant de madame de Clèves, et elle éprouva une secrète émotion lorsque madame de Favras , ayant appelé cet inconnu du geste, dit d'un air enjoué en le lui présentant :

— Ma toute belle, voici M. le marquis de Gandale qui se mourait d'envie de vous voir, et qui depuis que vous êtes entrée semble si pétrifié d'admiration, qu'il n'a pu faire un pas pour venir vous saluer.

Il existe entre deux personnes qui ont beaucoup entendu parler l'une de l'autre sans s'être jamais vues une sorte d'intérêt réciproque qui tourne aisément à un sentiment plus vif et plus dangereux : le premier regard que Félice jeta sur M. de Gandale ne fut pas le regard indifférent et curieux qu'elle promenait sur la belle compagnie qui remplissait le salon, et le marquis, de son côté, ne soutint pas sans trouble ce doux éclair.

Les danseurs se présentaient en foule

pour inviter Félice, et, afin de se délivrer de leurs instances, elle dut leur déclarer qu'elle ne savait pas le menuet ; à la manière dont elle s'expliqua, M. de Gandale put comprendre qu'elle était charmée d'avoir ce prétexte pour ne point rompre leur entretien, lequel se réduisait pourtant aux banalités d'usage. Toute la soirée ils se parlèrent ainsi :

La lune s'était levée, et sa blanche lumière commençait à poindre dans les feuillages du jardin, dont on apercevait par les fenêtres ouvertes toute la perspective, noyée dans le crépuscule d'une serene nuit d'été. Félice se pencha sur la fenêtre près de laquelle elle était assise, et, montrant du doigt la sombre muraille

qui séparait les deux hôtels, elle dit en soupirant au marquis :

— Voilà ma prison ; dans un moment , il faudra que j'y rentre...

— Ah ! mademoiselle , répondit-il avec feu , songez plutôt à en sortir pour toujours !...

— Oh ! oui , j'y songe ! murmura-t-elle avec une expression concentrée.

Une jeune fille élevée dans le monde n'aurait pas retenu ainsi auprès d'elle pendant toute une soirée l'homme qu'elle distinguait ; mais Félice s'abandonnait trop naïvement à la douceur ineffable de ces premières émotions pour rompre cette

espèce de tête-à-tête. Lorsqu'on passa dans la salle à manger pour faire médianoche, elle laissa encore M. de Gandale lui offrir la main, et l'invita du regard à se mettre à table auprès d'elle.

Madame de Favras paraissait inquiète, et sa sœur dissimulait à peine sa mortelle tristesse. La douairière de Manicamp observait Félice et son neveu avec un étonnement mêlé de souci.

— L'apparition de cette infante a produit beaucoup d'effet ici, dit-elle à l'oreille d'une de ses amies intimes. Voyez le marquis, il ne la quitte pas...; on n'agirait pas autrement au cas d'une passion déclarée... Ceci me contrarie; j'avais d'autres desseins pour mon neveu...

Au petit jour, la compagnie se sépara enfin. Déjà Félise avait disparu, et le marquis de Gandale s'était retiré quelques instants après elle. Dès que les deux sœurs furent seules, elles s'enfermèrent en renvoyant leurs femmes.

— Ah ! ma sœur, qu'avons-nous fait ! s'écria Angèle en se jetant tout éplorée dans les bras de la jeune veuve, quelle fête, hélas ! quelle nuit fatale !... Le marquis n'a vu que Félise... il l'aime déjà... il l'aime !...

— Non, ma sœur, non, je ne le crois pas, répondit Cécile ; il est ébloui seulement de sa beauté et flatté de la préférence qu'elle lui a si ouvertement témoignée, ne parlant qu'à lui seul, ne regardant que

lui... Ces innocentes, ces Agnès, ont d'étranges privilèges!... Mais le cœur de M. de Gandale n'est pas véritablement touché, j'en suis sûre!

Angèle secoua tristement la tête, et séchant les larmes brûlantes qui coulaient le long de ses joues, dont le doux incarnat s'était effacé, elle dit avec conviction :

— Il l'aime!... elle est si belle!... Mais, ma sœur, ai-je le droit de me plaindre?... Dans votre sollicitude pour mon bonheur, vous aviez songé à ce mariage, madame de Manicamp le désirait; mais c'était à peine si l'on avait pressenti la volonté de M. de Gandale, et c'est à tort que l'on avait cru qu'il m'aimait. Me l'a-t-il jamais dit? Est-il lié par la moindre promesse? Hélas!



mon cœur seul avait fait tous les frais de cet engagement...

— Il ne t'aimait pas encore peut-être, mais il t'aurait aimée, mon Angèle ! s'écria madame de Favras en pleurant et en serrant la jeune fille dans ses bras. C'est ton bonheur, c'est le mien, qui nous sont ravis !... Oh ! qu'il est aveugle et malheureux celui qui te dédaigne ainsi !... Mais un autre que M. de Gandale comprendra mieux le prix du trésor que je voudrai lui donner...

— Il faut renoncer à ces idées, ma sœur, dit Angèle avec une douce fermeté ; je sens que mon cœur ne se donnerait pas deux fois. Je souffre beaucoup maintenant, je souffre plus que je ne peux l'exprimer ;

mais cette affliction s'apaisera si je me tourne vers Dieu. La mère Madeleine nous le disait toujours : lui seul console !...

**XIV**

VIX

## XIV

Le lendemain, madame de Favras emmena sa sœur dans une terre aux environs de Paris ; elles y passèrent quinze jours dans une complète solitude, sans aucune nouvelle de Félise, sans entendre prononcer le nom de M. de Gandale. Angèle

était toujours fort triste, et madame de Favras desirait et redoutait également de savoir ce qui s'était passé pendant son absence. En retournant à Paris, elle trouva chez elle ce billet de la comtesse de Manicamp :

« MA CHÈRE BARONNE,

« Mon neveu est un fat que je deshéri-  
 « terai certainement Il est tombé amoureux  
 « de cette petite qu'on garde dans une tour  
 « enchantée. Selon vos récits, elle est riche  
 « et de bonne maison ; mais je ne me sou-  
 « cie point de l'alliance de cette belle au  
 « bois dormant. J'avais d'autres visées. J'ai  
 « déclaré à M. le marquis de Gandale que  
 « je n'entrais point dans ses desseins :

« ainsi, c'est lui qui ira en personne faire  
« sa demande à la fée *Dentue*.

« J'ai voulu vous annoncer ce beau ma-  
« riage, afin de vous sauver la première  
« surprise, vous priant de me tenir au  
« surplus pour votre meilleure amie et  
« très humble servante.

« COMTESSE DE M... »

— Eh bien ! ma sœur ! dit Angèle après  
avoir lu ce billet.

— Nous allons repartir ; nous n'assis-  
terons pas du moins à ce mariage, s'écria  
impétueusement madame de Favras.

— Oui, il faut partir, dit Angèle ; mais,

avant de m'éloigner, je veux écrire à Félice.

Elle prit la plume, et, la main tremblante, le cœur gonflé de larmes, elle écrivit la lettre suivante :

« MA CHÈRE FÉLISE,

« Le ciel, qui vous avait éprouvée bien  
« jeune par de grandes peines, vous ré-  
« servait un grand bonheur : le plus hon-  
« nête homme du monde vous aime et va  
« bientôt demander votre main. Soyez  
« heureuse avec lui et faites son bonheur,  
« ma chère Félice ; c'est le vœu de ma  
« sœur et le mien ; nous vous l'adressons  
« en vous quittant pour bien longtemps  
« sans doute. Que vos prospérités ne vous



« fassent point oublier ceux qui souffrent ;  
« priez pour eux, pour nous, et, comblée  
« des biens de ce monde, songez à des  
« choses plus grandes et plus éloignées.

« Il me semble que la prédiction de la  
« mère Perpétue ne sera pas vaine , et  
« qu'un jour je prendrai le voile à l'An-  
« nonciation. Souvenez-vous de moi alors,  
« et parlez quelquefois de la sœur ANGÈLE. »

Un adroit valet se chargea de faire tenir cette lettre à Félice , et une heure plus tard, en effet, elle la trouva roulée autour d'une pierre sur la porte de sa chambre. Félice ignorait tout ce qui se passait, et depuis quinze jours elle vivait dans d'inexprimables agitations. Le brusque départ des deux sœurs l'avait jetée dans un éton-

nement et un chagrin extrêmes ; leur absence lui ôtait les moyens et l'espoir de revoir M. de Gandale. Elle passait ses jours et ses nuits dans les larmes, comme une fille amoureuse et désespérée ; vingt fois elle avait été sur le point de fuir , de s'en aller au hasard loin de cette maison maudite où elle se mourait de contrainte, de douleur et d'ennui.

La lettre d'Angèle la jeta dans des transports d'étonnement , de triomphe et de joie qu'elle ne put contenir. Pâle , l'œil animé, la tête haute, elle entra dans le salon où mademoiselle de Saulieu, assise à sa place accoutumée , travaillait à son éternel ouvrage de tapisserie.

La jeune fille s'assit, car ses genoux

tremblants ne la soutenaient plus ; puis elle dit d'un accent bref et précipité :

— Ma tante... il faut que je vous parle. Écoutez-moi... le moment est venu où je quitterai enfin cette maison... Bientôt, aujourd'hui peut-être, un homme riche et de qualité viendra me demander en mariage...

— Qu'avez-vous dit ? je n'ai pas entendu, interrompit mademoiselle de Saulieu avec le geste et le vague regard de quelqu'un dont l'esprit revient de l'autre monde.

— Je dis que M. le marquis de Gandale veut m'épouser, et qu'il viendra vous demander ma main, répondit Félice ; vous la lui accorderez, ma tante ?

Mademoiselle de Saulieu la regarda d'un air stupéfait et fit un geste négatif. A cette muette réponse, l'indignation de Félice et ses ressentiments, si longtemps contenus, éclatèrent enfin.

— Ne croyez pas que je vous obéisse ! s'écria-t-elle ; je n'ai que trop longtemps supporté l'esclavage où vous me réduisez !.. Oui, vous m'avez fait souffrir, et je vous hais ! Qu'avez-vous été pour moi toujours ? une mauvaise parente. Enfant, vous m'avez jetée à la porte d'un cloître ; maintenant vous me gardez comme une prisonnière. Pourtant ma place est dans le monde ; je devrais y vivre comme toutes les filles de ma condition. Je suis riche et de bonne maison, je le sais ; rendez-moi

ma fortune, que je reprenne enfin mon rang... Vous ne répondez pas... Mais il faudra bien répondre lorsque M. de Gandale vous demandera la raison de votre refus...

— Oh ! malheureuse enfant ! s'écria mademoiselle de Saulieu en levant les mains au ciel ; puis, avec un geste inexprimable de douleur et d'autorité, elle montra la porte à Félise en disant :

— Rentrez dans votre chambre... Je recevrai M. de Gandale... et, s'il persiste après cette entrevue, je consens à votre mariage... Allez !

Subjuguée par cette autorité, frappée de ces dernières paroles, Félise se retira

en frémissant et courut s'enfermer dans sa chambre, où elle passa le reste de la journée debout contre la fenêtre, épiant le moindre mouvement, le moindre bruit.

Mademoiselle de Saulieu avait donné ses ordres : Balin attendait dans l'antichambre, et Suzanne, effarée, avait sans cesse les yeux tournés vers la porte de la rue.

**XV**

VA



## XV

Le jour suivant, dans l'après-midi, le bruit d'une voiture qui pénétrait dans la cour annonça l'arrivée du marquis de Gandale. Le jeune gentilhomme franchit, avec une singulière émotion, le seuil défendu de ce sombre logis, et cette impres-

sion s'accrut lorsque le vieux serviteur en deuil, ayant ouvert toutes les portes, l'annonça à haute voix dans les salles vides et sonores.

Mademoiselle de Saulieu s'était levée pour le recevoir.

A l'aspect de cette imposante figure vieillie par la douleur, et dont le regard triste et fier se baissait devant lui, le marquis tressaillit intérieurement, et il eut besoin d'un instant pour se remettre de cette espèce de trouble. Mademoiselle de Saulieu attendait en silence qu'il fit sa demande.

— Mademoiselle, lui dit-il enfin, je m'appelle le marquis Hector de Gandale ;

il m'a semblé que ce nom me permettait d'aspirer à l'honneur de votre alliance. Je possède une fortune qui suffit à soutenir honorablement mon rang. J'ai eu l'occasion de voir mademoiselle votre nièce, et frappé de sa rare beauté, de l'esprit que j'ai cru reconnaître en elle, j'en suis devenu passionnément épris. Elle est orpheline, m'a-t-on dit, vous êtes sa seule parente; je viens vous demander sa main.

— Je vous la refuse, monsieur le marquis, répondit mademoiselle de Saulieu d'une voix très émue.

— Et les motifs de ce refus, mademoiselle, s'écria M. de Gandale, voudrez-vous me les dire ?

— Si vous l'exigez absolument, Monsieur, murmura péniblement la triste demoiselle ; mais, croyez-moi , sans explication , sans me forcer à vous faire un récit déplorable , renoncez à la main de ma nièce...

Le marquis ne lui répondit que par un geste ; son orgueil et son amour semblaient lui porter un défi.

Mademoiselle de Saulieu se recueillit comme pour trouver en elle-même la force de parler ; puis elle dit d'une voix lente d'abord, mais dont l'accent devint ensuite bref et précipité :

— C'est une lamentable histoire qu'il faut vous raconter, monsieur... ce sont les

affreux malheurs de deux familles... Orpheline dès mon enfance, je fus élevée, ainsi que ma jeune sœur, par un oncle qui nous avait adoptées. A seize ans, ma sœur épousa un homme de qualité, et je demeurai auprès de mon oncle, devenu infirme. J'avais différé mon établissement pour soigner sa vieillesse : jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je vécus près de lui, persuadée qu'il partagerait sa fortune entre moi et ma jeune sœur, qu'il avait déjà richement dotée ; mais ces prévisions furent trompées, un testament dont il nous fit un secret m'institua son unique héritière... Comment rappeler, hélas ! les suites de cette préférence !... Le mari de ma sœur avait depuis longtemps conçu pour moi une passion détestable... sa cu-

pidité égalait cet affreux amour... J'allais me marier avec l'homme que mon cœur avait choisi depuis longtemps... Le misérable conçut la pensée de m'épouser lui-même en se délivrant de tous les obstacles qui s'opposaient à ses desseins... Une dispense du Saint-Père peut autoriser un homme à se marier successivement avec les deux sœurs... La même nuit, sa femme fut assassinée dans son propre château, et celui auquel j'allais m'unir mourut frappé presque sous mes yeux d'une balle dans la tête... Le meurtrier avait calculé son double forfait avec une habileté infinie, mais la Providence divine voulut son châ-timent immédiat. Ses crimes avaient eu des témoins invisibles..... ses victimes furent vengées... Il mourut de la main du

bourreau. . Vous l'avez entendu raconter, Monsieur, cette horrible histoire du comte de Chardavon, qui fut roué vif à Toulouse... C'était le père de Félice... Il avait une jeune sœur... On l'appelait la belle Geneviève... Déshonorée par le supplice de son frère, elle est morte dans un couvent, et moi, que ce monstre a privée de tous les objets de mon affection, j'achève de m'éteindre ici, entre les vieux serviteurs qui m'ont suivie et cette enfant qui m'accuse, et à laquelle je dois cacher éternellement son malheur et le mien.

Le marquis avait écouté ce récit avec une muette horreur; avant que mademoiselle de Saulieu eût cessé de parler, il s'était levé.

Balin rouvrit les portes.

M. de Gandale s'inclina profondément et presque un genou en terre, comme pour demander pardon à cette femme, qu'il venait de forcer à de si terribles aveux, puis il se retira lentement.

Comme il sortait, mademoiselle de Saullieu aperçut la tête pâle de Félice au fond du salon ; la malheureuse enfant écoutait, cachée entre les portières, et elle avait tout entendu. Elle était effrayante de désespoir calme et concentré.

— Ma tante, dit-elle en posant la lettre d'Angèle sur le guéridon, il faut me ramener aux Annonciades... C'est là qu'est ma place, à moi... J'ai réfléchi depuis hier et



j'ai compris... Mademoiselle de Chamero-roy aimait le marquis de Gandale... et, puisque je suis la fille d'un supplicié, il l'épousera... Oh ! ma tante, ramenez-moi au couvent... car à cette idée je sens que j'ai du sang de mon père dans les veines !...

Le même jour, en effet, Félice rentra à l'Annonciation. Lorsqu'elle eut franchi pour la seconde fois ce passage redoutable, qu'on appelait la porte de clôture, elle fut reçue par la supérieure et par le père Boinet.

— Nous vous attendions toujours, ma fille, lui dit le bon père.

— Venez, mon enfant, s'écria la mère

Madeleine avec un accent plein de tendresse et de joie ; oh ! ma pauvre brebis fatiguée et meurtrie, béni soit le bon pasteur qui vous ramène et le jour où vous rentrez au bercail !

---

**LE MARI DE LA MORTE.**

1978

Mademoiselle Valérie d'Amblay était une charmante personne, vive, ingénue, belle à miracle, et habituée aux adorations de tout ce qui l'entourait. Orpheline dès l'enfance, elle avait été élevée sous les yeux d'un oncle, son tuteur, par une dame

douée de toutes les qualités, de toutes les vertus, et à laquelle il ne manquait rien que le sens commun.

Madame Saget avait eu une existence régulière, toute unie, comme celle des femmes qui n'ont point connu les passions ; mais son esprit n'était pas sage comme son cœur. Elle parlait de l'amour comme un aveugle des couleurs ; elle l'avait appris dans les livres qui le montrent avec des exagérations si poétiques ; elle croyait aux passions éternelles, aux gens qui meurent d'un sentiment malheureux, et à beaucoup d'autres choses qui ne se voient plus guère.

Valérie, élevée dans ces idées roma-

nesques, était bien décidée à ne point faire un mariage de raison ; elle voulait aimer et surtout être aimée de celui qu'elle choisirait. Elle s'était fait un type à peu près introuvable dans le monde, et elle attendait, pour se décider, un de ces hommes comme on n'en rencontre plus que dans les livres. A dix-huit ans elle avait déjà refusé plusieurs mariages fort convenables. Bien qu'il n'y eût pas péril en la demeure, M. d'Amblay commençait à s'inquiéter, et à craindre pour sa nièce le sort de la belle Arsène ; le digne homme ne comprenait point les motifs d'exclusion qu'elle trouvait si concluants.

Sur ces entrefaites, M. Alfred d'Ormaison se présenta. Cette fois, le bon oncle

eut une volonté ; il exigea que sa nièce vît le nouveau prétendant avant de le traiter comme les autres. D'abord, il eut d'assez belles chances : Madame Saget disait du bien de lui ; il plaisait à Valérie ; elle en venait peu à peu à l'aimer comme un ami ; mais il n'y avait pas une ombre de passion dans tout cela.

On était au commencement de l'été ; la famille d'Amblay alla habiter une charmante maison de campagne près de Meudon. Il y avait de l'autre côté du chemin un charmant pavillon où demeurait depuis peu un homme qui menait une vie assez bizarre. Il était de Toulouse, et il avait quitté ce pays après la mort de sa femme, dont il portait encore le deuil. On ne le



voyait guère dans la journée, et ses domestiques disaient qu'il restait enfermé pendant des heures entières dans sa chambre à coucher, ou personne n'entrait, si ce n'est une vieille femme qu'il avait amenée du Languedoc. Le soir, il allait se promener dans les bois, et souvent il ne rentrait qu'à l'aube. Les uns disaient que c'était un savant, les autres un fou, les autres un homme qui voulait faire parler de lui.

Un jour, au grand étonnement de chacun, il alla rendre visite à M. d'Amblay, et bientôt leurs relations devinrent assez fréquentes. Madame Saget pensa tout de suite que cet homme avait une passion pour Valérie ; il cherchait avec persévé-

rance les occasions de la voir, et il la regardait avec des yeux amoureux et tristes, dont l'expression fut remarquée par M. d'Amblay lui-même. Il ne disait rien de ses sentiments, mais il se perdait dans des généralités; il faisait la physiologie de l'amour, et, dans ces questions ardues et délicates, il dépassait de beaucoup les théories de madame Saget. Il y avait de la bonne foi dans ses exagérations.

M. de Chamroger aimait Valérie avec toute l'ardeur d'une âme qui venait de se reposer dans une longue solitude; mais il semblait que cet amour lui coûtât un remords, tant il était sombre et accablé après ces longs entretiens où il paraissait oublier sa mélancolie habituelle. La présence

d'Alfred lui causait une peine qu'il n'essayait pas de dissimuler ; il se retirait en le voyant paraître, et revenait, au bout de quelques jours, encore soucieux. Alfred n'avait pas grande inquiétude en voyant ce rival taciturne , qui ne témoignait sa passion que par un triste silence, et il se moquait volontiers de lui.

Ce n'était pourtant pas un homme ridicule que M. de Chamroger, bien qu'à son insu, peut-être, il ressemblât trop à un héros de roman, avec ses longs cheveux noirs, sa pâleur, son regard vague et son attitude accablée. Il parlait peu, et c'était un de ses grands moyens de succès, parce qu'il avait une de ces physionomies qui disent beaucoup aux femmes d'une ima-

gination vive et d'un cœur inexperimenté.

Madame Saget s'occupa tant de M. de Chamroger, elle en parla tant à Valérie, que le cœur de la jeune fille finit par s'intéresser à cette passion silencieuse.

Un matin, elle descendit de bonne heure chez son oncle, et après l'avoir embrassé encore plus tendrement que d'habitude, elle lui dit d'un air un peu embarrassé :

— Je viens déjeuner avec vous parce que je veux vous parler. Si vous saviez.... j'ai peur de vous fâcher.... Tenez, je parie que vous devinez déjà de quoi il s'agit.

— Sans doute, répondit M. d'Amblay en attirant la jeune fille près de lui, je vois ce que c'est : tu viens me signifier encore un refus. Ma chère Valérie, je ne suis pas un oncle barbare, un tuteur inflexible comme on en voit dans les comédies ; je ne te marierai pas malgré toi ; au contraire, je veux que tu choisisses à ton gré ; au fait, cela te regarde plus que personne au monde. Voyons, dis-moi les peines de ton pauvre cœur, depuis quelques jours tu es toute triste, et madame Saget a un air !...

— Ah ! répondit Valérie avec un soupir, elle craint que je ne sois pas heureuse ! mon bon oncle, j'ai bien peur que

M. Alfred ne soit pas un mari comme je le voudrais.

— En ce cas, ce ne sera pas moi qui te forcerai de l'épouser ; refuse-le, tout sera dit. C'est pourtant t'aviser un peu tard qu'il ne te convient pas. Il a pu espérer de te plaire, et il nous fait sa cour avec une assiduité !... Depuis que nous sommes ici, il n'a pas manqué de venir trois ou quatre fois la semaine. Bien qu'il soit un peu mon parent par alliance, je n'entends pas influencer ta volonté en sa faveur. Voyons, cependant ; qu'est-ce donc qui te déplaît en lui ? D'abord, il est bel homme.

— Trop bel homme, mon oncle, observa gravement la jeune fille.

— Par exemple ! je sais bien que c'est la moindre considération qui puisse décider une femme raisonnable ; mais enfin, cela ne gâte rien, et Alfred n'en vaut pas moins pour être beau ; d'abord, il n'est pas vain de sa figure.

— C'est vrai ; pourtant sa toilette est toujours d'une recherche...

— Ne vas-tu pas lui reprocher d'être élégant et bien mis ? tu aurais tort, il n'y met aucune prétention, cela se voit.

— Oui, c'est naturel chez lui ; je crois qu'il aime sa personne. Et puis, il est trop frais, trop rose, trop épanoui ; cela lui

donne une physionomie tout-à-fait matérielle.

— Il faudrait donc que le pauvre garçon eût l'air étique? Je ne comprends rien aux femmes d'aujourd'hui; de mon temps, elles n'aimaient pas ainsi les figures pâles et maladives, cette mode-ci passera. J'avoue qu'Alfred se porte trop bien; c'est son seul défaut: car enfin il a de l'esprit, beaucoup d'esprit, conviens-en.

— Je l'ai dit souvent. Sa conversation m'amuse, elle est vive, pleine de saillies; avec cela, il a un ton parfait; mais je le trouve trop gai.



— Tu le voudrais donc triste et malade ?

— Oh ! non, mon oncle ; mais je le voudrais plus sérieux, plus recueilli, moins heureux.

— Moins heureux ! mais il serait fou de se plaindre du sort, lui, jeune, riche, plein d'avenir...

— Je le voudrais aussi moins préoccupé des avantages, des intérêts matériels de la vie.

— Est-ce que tu le crois intéressé ? est-ce que tu penses qu'il te recherche uni-

quement parce que tu as un million de dot?

— Oh! non, mon oncle; je sais bien qu'il est incapable de ces calculs; sa fortune peut d'ailleurs se passer de là mienne.

— Eh bien, alors, à quoi se réduisent tes griefs contre lui? tu ne veux pas l'épouser parce qu'il est beau, qu'il est aimable, qu'il est heureux! Voilà qui ne ressemble à rien. Voyons, sérieusement, mon enfant, quel est le motif de ton refus?

Valérie se recueillit un moment, puis elle répondit avec sincérité :

— Mon oncle, j'ai peur que M. Alfred ne sache pas m'aimer.

— Et tu espères rencontrer quelqu'un autre qui saura t'aimer mieux que lui ?

— Oui, peut-être.

— Ah ! pauvre enfant, tu fais bien de dire peut-être. Enfin, que ta volonté soit faite. Aujourd'hui, j'apprendrai son sort à Alfred.

— Dites-lui bien, mon oncle, que je l'aime d'amitié, comme une bonne sœur ; que je serais désolée de ne plus le revoir.

— Tu veux donc qu'il revienne ?

— Mais, oui ; je serai toujours contente de sa visite. Lui aussi ne saurait renoncer comme cela brusquement à nos relations ; Il faisait si volontiers votre partie de billard !

— Oui, oui, dans l'espoir de t'offrir ensuite son bras pour la promenade, murmura le vieil oncle. Ce pauvre Alfred !

Le galop d'un cheval, qui s'arrêta au perron, interrompit cet entretien ; la jeune fille s'échappa, en disant :

— Le voilà, le voilà, Mon oncle ! je ne

veux pas le voir aujourd'hui... vous allez lui dire...; heureusement, cela ne le mettra pas au désespoir... Assurez-le bien de mon estime, de mon amitié.

— Voilà qui est convenu, dit le bon oncle en la regardant aller; volontaire comme un enfant gâté, capricieuse comme une héritière, et, avec cela, la plus belle âme, une franchise, une bonté! quel dommage si elle n'était pas heureuse!

Alfred entrait radieux; il posa sur la table un bouquet destiné à Valérie, et dit, en tendant les deux mains à M. d'Amblay :

— Que j'avais hâte d'arriver! le temps

est si beau ! nous pourrions faire une promenade du côté de Saint-Cloud ; mademoiselle Valérie a paru le désirer hier.

— Un caprice, interrompit l'oncle ; les femmes ne sont capables que de cela. Mon cher Alfred, j'aime mieux vous dire la chose à brûle-pourpoint que de vous faire languir : il ne faut plus songer à vos projets de mariage : Valérie refuse de vous épouser.

— Comment ! que dites-vous, Monsieur ? interrompit le jeune homme, dont les joues roses devinrent d'une extrême pâleur.

— Là , je voudrais qu'elle vous vit en ce

moment ! s'écria M. d'Amblay ; son refus est absurde !

— Ah ! je suis bien malheureux, — dit Alfred accablé ; ceci est sans espoir !

— Pourquoi, mon cher ami ? Oh ! moi, j'espère que Valérie reviendra d'elle-même sur cette détermination, qui n'a aucun motif raisonnable.

— Raisonnable ou non, elle en a un.

— Est-ce que vous le connaissez ?

— Hélas ! je le soupçonne ! j'ai un rival !

— Ah! et vous croyez qu'elle l'aime?  
s'écria l'oncle étonné.

— Je ne puis pas expliquer autrement  
son refus.

— Mais quel est-il donc ce nouveau pré-  
tendant?

— Il n'a eu garde de se présenter comme  
tel. C'est M. de Chamroger, votre voisin.

— Qui? ce grand homme pâle, toujours  
vêtu de noir, qui se promène la nuit, et  
qui regarde couler l'eau un livre à la  
main? Je comprends à présent! fit l'oncle  
en se parlant à lui-même. En effet, il n'est



pas beau, il n'a pas l'air gai, ni une santé bien fleurie, ce Monsieur ; il manque de tout ce que ma nièce reprochait tantôt à Alfred.

— Je l'ai pris tout d'abord en aversion, ce monsieur de Chamroger ; sa mélancolie ne m'a jamais touché : c'est un air qu'il se donne. Il y a des gens qui ont comme cela la rage d'être malheureux et de se poser perpétuellement dans leur infortune. Toujours, en venant ici, je le rencontre se promenant tout seul, les bras croisés, la tête baissée ; je l'avais pris pour un fou.

— Moi, je trouve que c'est un assez triste original. Je m'étais bien aperçu de

ses assiduités ; et, comme il ne fait d'ailleurs aucune visite, j'ai expliqué cette exception en ma faveur par le plaisir qu'il trouve à voir ma nièce. Je ne le croyais guère dangereux, je l'avoue : qui pouvait supposer que cette figure patibulaire plairait à une jeune fille de dix-huit ans, belle comme un ange ? Et puis, voyez-vous, je n'aime pas les veufs. Je ne consentirai jamais à ce mariage.

— Vous avez toujours déclaré que mademoiselle Valérie serait libre dans son choix, dit Alfred avec effort ; et si elle aime M. de Chamroger...

— Mais cet homme est d'une humeur

effrayante ; il a je ne sais quoi de lugubre qui m'attriste, moi, dont les nerfs ne sont pas fort sensibles. Ça n'est pas déjà si gai de vivre en ménage ; on bâille, on s'ennuie souvent en tête-à-tête au coin du feu ; et alors le mari le plus aimable peut paraître fort maussade : pensez ce que sera celui-ci ! Je ne vois rien en lui qui ait pu séduire ma nièce ; rien, si ce n'est son air mélancolique et ses tristesses silencieuses. L'imagination des femmes va souvent loin vis-à-vis des hommes qui se manifestent peu : elles leur supposent des passions profondes et contenues, des sentiments exaltés ; elles font tous les frais du roman dont le héros est presque toujours un personnage insignifiant. Si Valérie aime M. de Chamroger, c'est qu'elle s'est figuré

qu'il avait une grande passion pour elle ;  
tandis que vous...

— Hélas ! elle n'a donc pas cru à mon  
amour ?

— C'est que vous ne jetiez pas plus de  
sopirs que de paroles, comme ce lar-  
moyeur. Enfin nous verrons ce que tout  
ceci deviendra. Tant que ce mariage n'est  
pas fait, il ne faut point perdre tout es-  
poir, mon cher Alfred : vous êtes le mari  
que j'aurais voulu pour ma nièce : vous  
l'aimez...

— Plus que je ne saurais le dire. Son re-  
fus me brise l'âme. Ah ! je suis malheu-  
reux !...

— Voilà ce que Valérie ne comprendra pas, en voyant ce visage resplendissant, murmura M. d'Amblay ; tandis que l'autre, avec sa face blême et allongée, lui paraît tout naturellement au désespoir. Par exemple, nous verrons comment il s'y prendra pour se donner un air content.

— Oh ! je ne le verrai pas, monsieur ; ce spectacle me ferait trop de mal : je vais partir, je vais voyager...

— Non pas ; il faut rester, et venir nous voir de temps en temps.

— Adieu, monsieur, dit Alfred en regar-

dant dans le jardin à travers les jalousies entr'ouvertes ; voici M. Chamroger ; je me retire.

Alfred s'élança sur son cheval et partit au grand galop comme un homme qui a besoin de s'étourdir dans un exercice violent. Par hasard il alla au bois de Boulogne ; là, il rencontra quelques étourdis qui l'emmenèrent dîner ; pour se distraire, il prit du champagne plus que de coutume, et le soir, à l'Opéra, il était d'une gaieté si bruyante, que quelques personnes de la connaissance intime de mademoiselle d'Amblay le remarquèrent.

Pourtant, en rentrant le soir chez lui, il ne se coucha pas, et il resta jusqu'à

l'aube accoudé au balcon de sa chambre et son mouchoir sur les yeux. Il songeait à Valérie avec une souffrance indicible ; il s'exhortait à l'oublier, et tout d'abord il résolut fermement de ne plus la revoir.

Alfred tint bon pendant quinze jours ; il évita tout ce qui pouvait rappeler ce souvenir ; personne ne lui parla de l'oncle ni de la nièce ; il fit tout ce qu'il fallait pour se distraire et s'amuser ; mais ses efforts n'aboutissant à rien , il voulut essayer de se traiter par la méthode homéopathe, qui prescrit de se mettre dans le feu pour guérir une brûlure, et il retourna à Meudon.

Or, le matin même, M. de Chamroger avait reçu la parole de M. d'Amblay. Le bon oncle se repentait maintenant d'avoir laissé Valérie entièrement maîtresse de son choix ; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire ; tout cela lui avait donné tant de soucis que son accès de goutte annuel lui était revenu un mois plus tôt.

La famille était réunie dans le jardin ; M. d'Amblay faisait une partie d'échecs avec madame Saget ; Valérie travaillait près de la table, et M. de Chamroger, debout à son côté, la regardait d'un air recueilli.

Le cœur d'Alfred battait fort ; mais il



sut contraindre son émotion, et il ne resta sur son visage aucune trace de ce qu'il avait souffert. Il était d'ailleurs si beau, si fleuri, qu'il avait naturellement l'air d'un homme heureux, au milieu d'une peine réelle et profonde.

— Bonjour, mon cher Alfred, dit M. d'Amblay avec empressement. Que devenez-vous donc, mon bon ami? Je voulais vous écrire; mais, voyez, cette fois la goutte m'a pris par la main droite.

— J'ai été malade, balbutia Alfred, et c'est ce qui m'a privé de venir vous voir.

Valérie avait rougi en voyant Alfred;

mais, en l'entendant parler de sa maladie, elle se prit à sourire et dit doucement :

— Cela ne vous a pas empêché d'aller à l'Opéra, monsieur Alfred ; mon oncle aurait été en peine de vous, si mademoiselle d'A... ne nous eût dit hier qu'elle vous avait vu fort assidu les lundis et les vendredis.

— Hélas ! pensa Alfred, voilà qu'elle s'imagine que j'ai été l'homme du monde le plus amusé et le plus heureux pendant ces quinze jours : Dieu la garde de souffrir jamais ce que j'ai souffert !

M. de Chamroger avait salué Alfred avec

une politesse froide, et un moment après il se retira, en disant tout bas à Valérie qu'il reviendrait quand elle aurait reçu ses visites.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille, déjà subjuguée par un inconcevable ascendant, qu'est-ce que cela veut dire, ma bonne amie ? je crois que M. de Chamroger est jaloux.

— C'est qu'il vous aime, répliqua madame Saget. Selon elle, ce mot répondait à tout.

M. d'Amblay prit le bras d'Alfred, sous prétexte de faire un tour dans le jardin.

— Ah ! mon cher enfant , lui dit-il , j'ai bien du chagrin ! Valérie aime M. de Chamroger ; il a fait la demande , et elle a consenti...

— Comment ! sans prendre le temps de réfléchir , de connaître bien cet homme ! interrompit Alfred avec un douloureux étonnement.

— J'ai fait ce qu'on fait toujours ; je suis allé aux renseignements , j'ai écrit à Toulouse ; voici la réponse de mon cousin , M. D... ; elle est satisfaisante de tous points , trop satisfaisante.

Alfred lut cette lettre , qui contenait les

détails les plus favorables sur la famille et la fortune de M. de Chamroger. M. D... disait en finissant : « Il adorait sa première femme, et l'amour qu'il lui portait a paru dans des témoignages extraordinaires qu'il en a donnés après la mort de cette pauvre dame. J'irai signer le contrat de mariage de notre chère Valérie, et je mènerai ma fille danser à ses noces. »

— Ainsi, tout est fini ! plus d'espoir ! dit Alfred atterré ; je ne veux pas voir son mariage ! Je m'en irai ; je m'en irai pour longtemps , peut-être pour toujours ! Il m'en coûterait trop d'être témoin du bonheur de cet homme ! Si du moins il est pour elle bon mari, s'il l'aime comme je l'aurais aimée, moi !... mais qui sait ?...

— Oui, qui sait ! fit M. d'Amblay avec un grand soupir. Mon jeune ami, croiriez-vous que ce M. de Chamroger, qui devrait s'estimer le plus fortuné des hommes, ne me paraît pas même content, à moi qui l'observe avec mon bon sens vulgaire. Madame Saget dit qu'il aime Valérie avec une passion profonde ; cela peut être vrai, mais, Dieu me pardonne ! mieux vaudrait qu'il fût moins amoureux et plus aimable ! On dirait qu'il y a dans son bonheur présent un reste de ses peines passées, et que le deuil de sa première femme n'est pas encore fini.

— Je ne veux pas partir sans voir encore une fois mademoiselle Valérie, dit Alfred en jetant autour de lui un triste re-

gard. Mon Dieu ! j'ai été si heureux ici ; j'y suis venu pendant longtemps avec tant d'espoir au cœur !... Ah ! monsieur, si vous saviez quelle peine cruelle j'éprouve là ! Je ne croyais pas qu'il fût possible d'être aussi malheureux !... Je me battrais volontiers avec M. de Chamroger : il m'a ravi tout le bonheur sur lequel j'avais compté. Il me semble maintenant qu'il n'y a plus pour moi aucune femme au monde.

— Ce grand chagrin passera, mon cher enfant.

— Je le sais bien ; mais, en attendant, je souffre !...

Alfred passa son mouchoir sur ses yeux et retourna sous le berceau où Valérie était restée avec madame Saget.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix assez ferme, je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu...

— Vous partez? interrompit-elle, étonnée; mais ce n'est pas pour un long voyage?

— Un voyage qui durera des années peut-être; si je reviens, puissé-je vous trouver heureuse comme aujourd'hui!

— Je l'espère, dit-elle avec un sourire plein d'attendrissement. Mais dans quel pays allez-vous, monsieur Alfred?

— Je ne sais encore; et ce n'est pas à



cela que je songe en ce moment ; c'est à vous, dont le sort va être bientôt irrévocablement fixé. Hélas ! aurez-vous tout le bonheur que j'aurais voulu vous donner?..  
M. de Chamroger...

— C'est un honnête homme ; il m'aime ! dit vivement Valérie. Vous savez, monsieur, qu'avec cette garantie, une femme n'est jamais malheureuse.

— Ce n'est pas encore assez pour une femme comme vous, répondit Alfred avec conviction.

— Écoutez, reprit-il après un moment de silence, je ne veux pas dénigrer l'homme que vous m'avez préféré ; mais je veux

vous dire toute ma pensée, toutes mes craintes. M. de Chamroger n'est pas mon ami, ceci n'est point une trahison envers lui; tous ceux qui le connaissent disent qu'il est d'un caractère sombre et jaloux...

— Il a rendu sa première femme fort heureuse, observa sèchement madame Saget.

— Au dire de ceux qui la connaissaient, ce bonheur n'était pas sans orages; son mari ne lui permettait aucune relation; il était comme son ombre...

— C'est qu'il l'aimait, répondit encore madame Saget; tout le monde ne peut pas

comprendre ces passions pleines de force et de constance ; il faut une âme fortement trempée pour les éprouver. M. de Chamroger a donné des preuves de l'amour dont son cœur est capable ; en perdant la femme qu'il avait aimée , il s'était condamné à la solitude, aux regrets, aux larmes...

— Oui, interrompit Alfred ; mais je ne crois guère, moi, à ces douleurs fastueuses ; non, je n'y crois pas ! ce culte à la mémoire d'un bonheur à jamais perdu n'est pas possible ! ces gens qui se nourrissent de regrets, qui s'abreuvent de larmes, ne souffrent guère. Quand on a une peine déchirante, profonde, on veut s'y soustraire, s'en guérir ; c'est comme une

plaie saignante : on craint d'y toucher. J'ai vu des exemples de tout cela ; je sais ce que valent ces exagérations. J'avais un ami qui adorait sa femme et la rendait malheureuse ; elle mourut ; il témoigna sa douleur par une véritable folie ! il voulait ne plus revoir le jour ; il s'enferma dans la chambre où la pauvre femme avait rendu le dernier soupir, et il fit mettre son cœur à l'esprit de vin...

— Quelle horreur ! interrompit Valérie.

— Je comprendrais mieux qu'il l'eût fait réduire en cendres, dit madame Saget.

— Je l'ai vu dans cette chambre, reprit Alfred ; il y causait, il y dormait fort bien,

quand sa première douleur fut apaisée ; moi, j'y serais mort ; oui, j'y serais mort, en présence de ce buste qui semblait vivant, de cette chevelure coupée dans le cercueil, de ces vêtements, de ces mille riens qui rappelaient une femme aimée et perdue pour jamais. Il faut être arrivé à une monstrueuse insensibilité, pour avoir un sourire sur les lèvres, un éclair de joie dans le cœur, au milieu de ces tristes dépouilles. Au bout de quelques mois, mon ami était blasé sur tout cela, et il s'endormait fort content sur le lit où sa femme était morte, en regardant la pendule qui avait marqué sa dernière heure. Un an plus tard, il se remaria, et fit mettre au fond d'une armoire toutes ses reliques ; de tout ce qui avait appartenu à la défunte,

il ne garda que les diamants , pour sa nouvelle épouse. Je ne dis pas que ce soit là l'histoire de M. de Chamroger ; mais lui aussi avait arboré le deuil pour toute sa vie, et dans un mois vous l'épousez...

Valérie était devenue pensive ; elle sentait vaguement qu'il y avait quelque chose de vrai dans tout cela, et, pour la première fois, elle s'inquiéta des regrets que M. de Chamroger avait nourris depuis si longtemps. Madame Saget dit avec une sorte d'indignation :

— Monsieur , vous calomniez des sentiments que vous ne comprenez pas.

Alfred sentit qu'il était allé trop loin, et, tâchant de reprendre un peu de sang-

froid, il s'inclina devant Valérie et lui tendit la main, en disant d'une voix triste :

— Adieu, mademoiselle : soyez heureuse, c'est encore mon vœu le plus cher ; oui, votre bonheur avant le mien, avant tout... Quand je reviendrai, dans longtemps, vous m'aurez gardé une petite place dans votre amitié ; vous ne m'aurez pas tout à fait oublié : car, vous l'avez dit à M. d'Amblay, vous voulez que je reste votre ami...

— Oui, monsieur Alfred, répondit-elle un peu émue ; oui, toujours.

Il baisa la main qu'il tenait et s'éloigna,

vivement, car il sentait que les larmes le gagnaient.

— Ma bonne amie, dit Valérie avec un long soupir, et le cœur frappé d'une peine qu'elle n'avait jamais éprouvée, il m'aime plus que je ne croyais ; il est malheureux !..

— Bah ! répondit madame Saget, en haussant les épaules, cela se passera ce soir à l'Opéra.

Cette allusion réprima sur-le-champ le sentiment de tristesse et de tendre compassion qui s'était éveillé dans l'âme de Valérie ; elle passa la main sur ses yeux humi-



des, et dit avec vivacité : — Mon Dieu ! je voudrais que M. de Chamroger revint, et qu'il fût gai ce soir : à présent sa mélancolie me fait mal.

Alfred quitta Paris le lendemain, pour aller dans le midi de la France, et de là outre-mer. Le même jour, il fut décidé que Valérie épouserait M. de Chamroger dans trois semaines, et, en attendant, il eut la permission de faire sa cour. Il s'y prit en homme d'un cœur ardent et d'un caractère original. Son attitude auprès de Valérie était celle de l'adoration : il attachait un sens à ses paroles les plus insignifiantes ; il était jaloux de tout le monde. Heureusement, il contenait assez bien les exigences de cette passion qui menaçait de de-

venir tyrannique, et il parlait peu, dans ses moments d'humeur, que Valérie prenait tout bonnement pour la mélancolie d'une âme tendre et rêveuse.

M. d'Amblay souffrait toujours de sa goutte, et le mariage devait se faire sans cérémonie, à la campagne. Une huitaine de jours auparavant, M. D... arriva de Toulouse avec sa fille pour y assister.

Ernestine D... était une charmante enfant de douze ans, que Valérie connaissait déjà et qu'elle aimait comme une jeune sœur.

— Que je suis heureuse de te voir !  
s'écria-t-elle en la recevant dans ses bras ;

comme tu as grandi ! comme tu dois être raisonnable à présent ! Ce n'est pas comme lorsque je suis allée à Toulouse , il y a deux ans...

— Certainement, répliqua Ernestine avec une gravité comique, nous ne jouerons plus à la poupée. Cela t'amusait pourtant. Eh ! cousine ? Mais à présent, c'est différent ; tu te maries !.. Tiens, voilà papa et mon oncle d'Amblay qui ont l'air de parler d'affaires : veux-tu que nous allions dans le jardin ?

— Ah ! c'est comme il y a deux ans, tu ne peux pas tenir en place.

— C'est que je suis restée si longtemps

assise dans cette voiture ; et puis, Valérie, tu dois avoir tant de choses à me raconter !

Elles coururent dans le jardin ; Ernestine ne pensa plus qu'à regarder ; elle visita tout avec une curiosité d'enfant, et en voltigeant d'une allée à l'autre ; enfin, lasse et essoufflée, elle revint à Valérie, qui la suivait plus lentement, et, lui prenant le bras, elle lui dit tout bas, en ouvrant de grands yeux :

— Mais tu ne me racontes rien, cousine, et pourtant il s'est passé bien des choses. Tu vas donc épouser le mari de la morte ?

— Comment, le mari de la morte ? in-

terrompit Valérie avec un brusque mouvement.

— Oui, c'est un surnom qu'on lui avait donné à Toulouse ; personne n'oserait te le dire ; mais qu'est-ce que cela fait ?..

— Le mari de la morte ! répéta la jeune fille ; mais pourquoi appelle-t-on ainsi M. de Chamroger ? qu'est-ce que cela veut dire, le mari de la morte ?

— Mon Dieu ! c'est à cause de ce qui s'est passé.

— Eh bien ! que s'est-il passé ? Il

avait une femme, elle est morte, il l'a regrettée parce qu'il l'aimait, voilà tout ; cela est arrivé à beaucoup de gens ?

— Eh ! non, non, cousine.

— Comment ! mais je connais une foule d'hommes veufs auxquels on ne donne pas ce vilain surnom.

— C'est que leurs femmes sont mortes et enterrées.

— Que dis-tu, est-ce que madame de Chamroger ?.. Elle est donc vivante ?.. in-

terrompit Valérie, frappée des plus étranges soupçons.

— Eh ! non, non ; elle est bien morte ; mais elle n'est pas enterrée.

— Que dis-tu là ? achève, au nom du ciel !

— Tu ne savais donc pas ?.. M. de Chamroger n'aura pas osé te le dire... c'est que... mon Dieu ! ça fait presque peur. Moi, d'abord, je n'épouserais pas un homme qui aurait comme cela gardé...

— Mais quoi, quoi donc ? tu me fais mou-

rir ; qu'est-ce qu'il a donc gardé ? des vêtements, des cheveux, ou bien... Valérie s'arrêta, n'osant articuler toutes ses suppositions : elle se souvenait de ce que lui avait dit Alfred.

Ernestine se serra contre la jeune fille, et dit encore plus bas : — Il a gardé la morte ! elle est chez lui tout habillée, comme le jour de son mariage...

Valérie, pâle, défaillante, muette d'horreur et de saisissement, s'appuya au tronc d'un arbre en faisant signe à l'enfant de se taire. Après un moment de silence, elle s'écria :



— On t'a trompée, ce n'est pas possible, ce que tu dis-là ; Ernestine cela n'est pas possible, te dis-je.

— Par exemple ! quand je te dis que c'est vrai ; je le sais bien, moi ; tout le monde le sait à Toulouse. J'en ai parlé avec la bonne Mion, cette femme qui est venue ici avec M. de Chamroger ; elle a été la nourrice de maman, et elle m'aime bien ; elle m'a tout raconté. Quand madame de Chamroger fut morte, son mari ne voulut pas la quitter ; il fit venir deux médecins qui l'embaumèrent ; puis on l'habilla avec une robe de satin blanc, un grand voile, des dentelles, tout comme une personne vivante ; ensuite on la mit sur un fauteuil, à côté du lit, et elle est toujours restée là. Quand M.

de Chamroger est parti, il l'a emportée dans un coffre : certainement elle est ici...

— Eh bien ! mesdemoiselles, cria madame Saget du bout de l'allée, que faites-vous depuis une heure dans ce jardin ? vous courez comme des enfants après les papillons...

Valérie se releva et alla vivement au-devant de madame Saget, qui la voyant si blême et si défaite, s'écria avec inquiétude :

— Qu'est-ce donc ? vous êtes malade, ma chère enfant ?..

Alors Valérie raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre. Madame Saget stupéfaite, levait les mains au ciel, et ne savait que dire pour consoler la jeune fille, qui s'appuyait à son bras, tremblante et les yeux pleins de larmes. Ernestine, tout effrayée de l'effet de ses paroles embrassait sa cousine et pleurait avec elle.

Ces trois femmes étaient devant la grille qui donnait sur un chemin peu fréquenté ; à quelques pas, on voyait la porte du jardin de M. de Chamroger, et derrière les arbres, les murailles blanches de sa maison.

— Ma bonne amie, dit tout à coup Valé-

rie, M. de Chamroger est à Paris ; il ne reviendra que demain ; je veux aller chez lui avec vous, je veux voir si tout cela est vrai.

— Quelle folie ! s'écria madame Saget ; c'est impossible.

Mademoiselle d'Amblay n'était pas habituée à la contradiction ; elle avait fait, toute sa vie, ses volontés ; et cette fois encore, il fallut en passer par ce qu'elle exigeait. Après beaucoup de refus et d'hésitation, madame Saget se décida, et Ernestine marcha la première au devant de la bonne Mion, qui se promenait dans le jardin. L'enfant se jeta à son cou, et après

l'avoir bien embrassée, elle exposa sa demande en patois languedocien. La vieille femme avait reconnu Valérie, et elle se trouvait dans une grande perplexité : Monsieur avait expressément défendu que qui que ce fût au monde vit sa défunte épouse; mais; d'un autre côté, comment refuser de satisfaire la singulière curiosité de mademoiselle d'Amblay? Elle essaya de l'en détourner.

— Mon Dieu, dit-elle, ça n'est pas beau à voir, mademoiselle aura peut-être peur; et puis, ce n'est plus la même chose : c'est dans une armoire au fond de la chambre de monsieur; et s'il veut me croire, on portera bientôt ce pauvre corps en terre sainte...

Mais Valérie insista, et il fallut obéir.

Les trois femmes montèrent, le cœur palpitant, une terreur étrange les dominait. Quand elles s'arrêtèrent, curieuses et épouvantées, dans cette chambre en deuil, dont tous les meubles étaient blancs et noirs, elles faillirent s'enfuir, emportées par un sentiment indéfinissable de tristesse et d'horreur.

La bonne Mion, qu'une longue habitude avait familiarisée avec ce spectacle, ouvrit une armoire pratiquée à la tête du lit, dans l'épaisseur de la muraille. Valérie n'y jeta qu'un seul regard. L'art avait obtenu une horrible contrefaçon de la vie : la première femme de M. de

Chamroger était là, blanche, immobile et comme endormie dans ses voiles de dentelles ; ses grands cheveux bruns tombaient jusque sur ses mains jointes ; elle avait encore au front la guirlande d'épousée. La mort n'était point là sous sa forme hideuse ; on ne détournait pas la vue avec dégoût ; mais on se sentait frappé d'une invincible terreur, d'une sombre tristesse, à l'aspect de ce cadavre environné de parfums et couronné de fleurs. Valérie se recueillit une minute ; puis, baissant la tête, elle entraîna sans mot dire, madame Saget et Ernestine ; elles s'enfuirent toutes trois sans tourner la tête, sans se parler, et arrivèrent haletantes à la grille de leur jardin.

— Ma bonne amie ; dit mademoiselle

d'Amblay en s'arrêtant et avec le ton d'une profonde détermination, je n'épouserai pas M. de Chamroger ! Ni lui, ni personne au monde ne saura pourtant le motif de cette rupture. Vous me garderez toutes deux le secret, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets, dit madame Saget, encore sous le poids de son impression.

— Je te le jure ! s'écria Ernestine ; va, on peut se fier à moi ; je ne suis plus une enfant ; tu l'échappes belle, cousine ! Ah ! mon Dieu ! demeurer dans la même maison qu'une morte !

— C'est encore pire que le cœur à l'es-



prit de vin, murmura madame Saget en respirant son flacon.

— Il faut que j'aie demandé pardon à mon oncle d'avoir voulu faire à ma tête, dit Valérie avec un profond soupir. A présent, je ne prendrai un mari que de sa main. Ah ! je ne veux pas revoir M. de Chamroger ; il me fait horreur ! Comment ! il m'aimait, il allait m'épouser ; et cette pauvre femme était là, presque sous ses yeux ! il songeait à moi devant ce cadavre ! Quelle profanation ! c'est une passion maudite que la sienne ! ah ! mon Dieu ! et moi je serais venue là sans me douter... Il nous aurait laissées toutes deux dans la même maison, dans la même chambre, peut-être !

Valérie pleurait et frémissait en parlant ainsi. Madame Saget, effrayée, tournait la tête à chaque instant ; il lui semblait toujours voir apparaître au fond de l'allée le visage mélancolique de M. de Chamroger.

— Il faut prendre un parti, dit-elle ; il sera ici demain ; peut-être ce soir encore...

— Tout de suite ! Je vais me jeter aux genoux de mon onclé, s'écria Valérie, il me sauvera de tout ceci.

A ces mots, elle courut vers la maison, et se jetant brusquement, non pas aux

pieds, mais dans les bras du vieil oncle, elle lui dit sa résolution.

M. d'Amblay fut singulièrement étonné. Bien que M. D... lui eût raconté toute l'histoire *de la morte*, il avait craint que sa nièce ne reculât pas devant cette étrange découverte, et que la certitude d'être aussi passionnément aimée lui fit pardonner à M. de Chamroger ces preuves monstrueuses de sa sensibilité.

— C'est bien, mon enfant, dit-il avec une grande joie, je vais envoyer le cousin D... à M. de Chamroger ; va, les prétextes ne manqueront pas, et ce soir ce sera une affaire finie. Pour éviter toute

rencontre, toute explication, nous allons sur l'heure retourner à Paris. Quant à te choisir moi-même un mari, j'avoue que je suis au bout de ma liste, et à moins que j'écrive à Alfred de revenir... Il doit être encore à Marseille ; voyons, que veux-tu faire ? si tu te décides à l'épouser, il ne faudrait pourtant pas le laisser partir pour les Grandes-Indes...

— Pour les Grandes-Indes ! ce pauvre M. Alfred ! s'écria Valérie en rougissant mais, mon oncle, que me demandez-vous là ? ne vous ai-je pas déclaré que je ne choisirais personne, et que je voulais un mari de votre main ?

— Je comprends, répondit M. d'Am-

blay en prenant la plume. Ah ! les femmes ! leur tête va toujours plus vite que leur cœur !

— Mais leur cœur revient aussi plus vite que leur tête , dit Valérie avec un long soupir, heureusement !...

— Heureusement ! s'écria étourdiment Ernestine, oui, heureusement, tu n'avais pas encore épousé le mari de la morte !...

FIN.

Il y en prenait la plume. /  
mes ! leur tête va-t-elle  
leur cœur

Mais leur cœur va-t-elle /  
leur tête, dit /  
cœur, heureusement

— Heureusement ! /  
très, qui heureusement /  
pas encore époque









